

MÉMOIRES DU CONGO

et du Ruanda-Urundi



n°25 - Mars 2013

Trimestriel - n° d'agrément : P914556 - Bureau de dépôt : 4099 Liège X
Expéditeur : MdC, rue d'Orléans, 6 - 6000 Charleroi

Les campagnes EYE CARE du Rotary Club Doyen de Bujumbura

Souvenirs d'enfance à Bukavu

In memoriam Netto

Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO
ET DU RUANDA-URUNDI

Périodique n° 25 - Mars 2013

Photos de couverture :
Bustes bois Mangbetu : N. Blomstrand.

Proverbes africains

*L'argent est bien,
mais l'homme est meilleur
parce qu'il répond
quand on l'appelle*

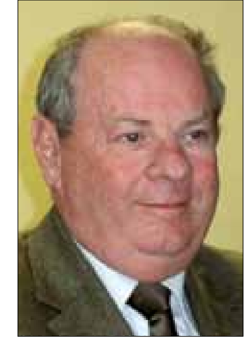
*La mort engloutit l'homme,
elle n'engloutit pas son nom
ni sa réputation*

*Ne pile pas ton mil avec une
banane mûre*

*L'héritier du léopard hérite
aussi de ses taches*



Editorial



Depuis la reprise de la rédaction en septembre 2009 (revue n°14) par une équipe animée par Marie-Madeleine Arnold, de très nombreux progrès ont été enregistrés.

Du petit bulletin en format A5 étrenné par Georges Lambert, nous sommes passés à une revue en quadrichromie sur papier glacé au format A4.

Si les premières éditions comptaient 16 pages, les dernières ont été éditées en 24 pages à l'exception de notre revue N° 22, numéro spécial dédié au 10ème anniversaire de notre association. Ce dernier comptabilisait 32 pages.

D'un tirage à 1.000 exemplaires, nous sommes passés aujourd'hui à 2.100 pièces. Et cela grâce à des accords conclus avec trois associations régionales : le Cercle Royal Africain des Ardennes (Nyota), l'Association Royale des Anciens d'Afrique et d'Outre-Mer de Liège (Tam-Tam) et, dernièrement, l'Association Spadoise des Anciens d'Outre-Mer (Contacts).

Le comité de rédaction de "Mémoires du Congo" assume la réalisation des pages intérieures et les met à la disposition de ces associations amies, celles-ci se consacrant à la réalisation des quatre pages de couverture pour diffuser leurs informations propres.

Pour améliorer le confort de lecture, nous avons, d'une part, opté pour un caractère et un interligne plus grands et une disposition en trois colonnes à l'exception de l'éditorial. Nous utilisons dès à présent une police de caractères claire, le "Garamond", fluide et très lisible.

D'autre part, pour conserver l'aspect qui vous a plu, nous gardons un papier brillant pour la couverture mais pour les pages intérieures, nous avons opté pour un papier satiné afin d'éviter les reflets disgracieux.

Ces modifications nous font passer à une revue de 36 pages qui, nous l'espérons, vous plaira tout autant qu'aux autres associations que nous approchons dans le but d'augmenter non seulement le tirage de notre magazine mais aussi son rayonnement. Nous répondrons ainsi à l'un de nos buts principaux : faire connaître et découvrir ce qui fut réalisé au Congo, au Burundi et au Rwanda lorsque le drapeau belge flottait sur ces trois pays d'Afrique centrale.

2013 année porte-bonheur pour notre revue

Nous voulons aussi développer des liens, et les resserrer, non seulement avec les différentes générations de Belges qui y ont œuvré et ceux qui y œuvrent encore mais aussi avec les autochtones de ces différents pays. Raison pour laquelle nos colonnes leur sont ouvertes et des articles actuels vous seront proposés.

Il est temps que les jeunes générations qui n'ont pas connu la période coloniale puissent avoir facilement accès aux témoignages des anciens sur cette période fondatrice des pays d'Afrique centrale et retrouver les liens étroits qui les lient à la Belgique.

Enfin, notre équipe de rédaction a été renforcée et nous distinguons désormais deux composantes : un comité de lecture qui déterminera les articles à paraître et une équipe technique pour la mise en exergue des textes par l'ajout de titres, sous-titres, encadrés... et photographies.

Nous attendons et espérons vos commentaires.
Bonne lecture.

Paul Vannès
Administrateur délégué

Du Congo Belge à la République du Congo

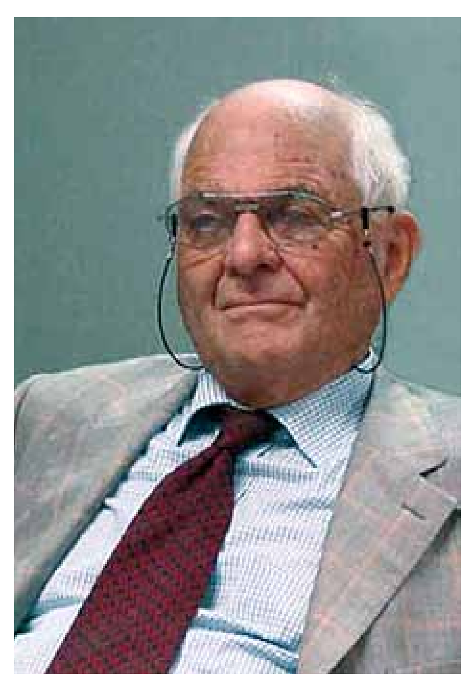
Colloque tenu à l'UCL sur la période cruciale 1955-1965

C'est en juin 2010, qu'à l'occasion du 50e anniversaire de l'indépendance du Congo, le professeur Michel Dumoulin, président du Centre d'étude d'histoire de l'Europe contemporaine (CEHEC) à l'Université catholique de Louvain organisait ce colloque de deux journées consacrées au passage du Congo belge à la République du Congo (1955-1965).

Pour la période précédant l'indépendance, deux de nos anciens Administrateurs territoriaux; Louis De Clerck et Pierre Wustefeld, alors Conseillers juridiques à la Direction des Affaires Politiques du Gouvernement Général, participent à ce colloque en tant que "témoins d'époque" et décrivent ces cinq dernières années du Congo Belge, telles qu'ils les ont vécues, sur le terrain, dans l'exercice de leurs fonctions. Pour l'ensemble des années 1955-1965, Patricia Van Schuylenbergh évoque, quant à elle, les sources que représentent les films d'archives, pour l'histoire de cette période.
Louis De Clerck était Administrateur territorial, dans la province du Kasaï, de 1953 à 1959. Des cinq dernières années précédant l'indépendance, il retient que l'Administration coloniale a mal préparé les Congolais à s'administrer eux-mêmes : "Théoriquement, depuis les années 20, on pratiquait une politique d'administration indirecte. Dans la réalité, pour que le travail soit bien fait, les administrateurs territoriaux le faisaient en grande partie à la place des autorités coutumières, ou le faisaient faire sous leur surveillance directe."

L'indépendance sans transition : un pari perdu

Lorsque la décolonisation fut entamée in extremis et dans la précipitation, il était trop tard : "Nous savions qu'il y avait un processus de décolonisation, souvent violent, en cours dans le monde, mais nous avions le sentiment que le Congo était un autre monde, qui évoluait calmement, pacifiquement, et que le développement économique et social allait précéder le développement politique. Nous avons rapidement compris aussi que le "pari congolais" accordant l'indépendance sans transition, comme l'exigeaient les politiciens congolais, était un pari qui serait perdu. Nous avons néanmoins loyalement tenté, jusqu'au bout, de le réussir".
Ce loyalisme n'aura toutefois guère pu se manifester bien longtemps, car : "Le discours de Lumumba, le 30 juin 1960 nous a consternés.



Louis De Clerck

La totalité des fonctionnaires, magistrats, enseignants belges étaient restés sur place, prêts à collaborer avec le nouveau régime. Ils ont compris, en entendant les propos de Lumumba, exprimant la rancœur pour les humiliations subies pendant la période coloniale et exaltant la lutte contre l'oppresseur blanc, que ça se passerait mal. Il n'a pas fallu une semaine, en effet, pour que cela se passe mal, et quelques semaines après l'indépendance, quasi tous les fonctionnaires belges dans la capitale, et dans cinq provinces sur les six, avaient quitté le Congo, définitivement pour la grande majorité d'entre eux."
Louis fait ainsi une analyse très objective des événements ayant marqué cette époque. Notre souci de bien faire et d'être efficaces avait primé trop longtemps sur toute autre considération à plus long terme, comme la formation des chefs et du cadre subalterne à des fonctions que nous ne les jugions pas encore capables d'exercer. Face aux pressions internationales, nous avons, dès lors, été pris de court et finalement dépassés par les événements.

Pourtant, comme le souligne Louis, la plupart des Belges étaient disposés à servir loyalement la République du Congo, après l'indépendance. Hélas, les nouveaux dirigeants mis en place à l'issue des élections législatives, dont la campagne électorale haineuse et démagogique avait profondément changé l'attitude des Congolais à notre

égard, ne leur en ont guère donné l'occasion. Ils n'ont pas su, ou même pas voulu, saisir cette chance qui leur était offerte. Avec toutes les conséquences qui s'en suivirent…

Une indépendance prématurée

Le témoignage de Pierre Wustefeld portera principalement sur les événements qui ont entraîné l'accélération du processus menant à cette indépendance prématurée, durant les années 1957-1960, qu'il vécut "au cœur (souvent en arythmie)" comme il le dit finement, du Gouvernement Général.

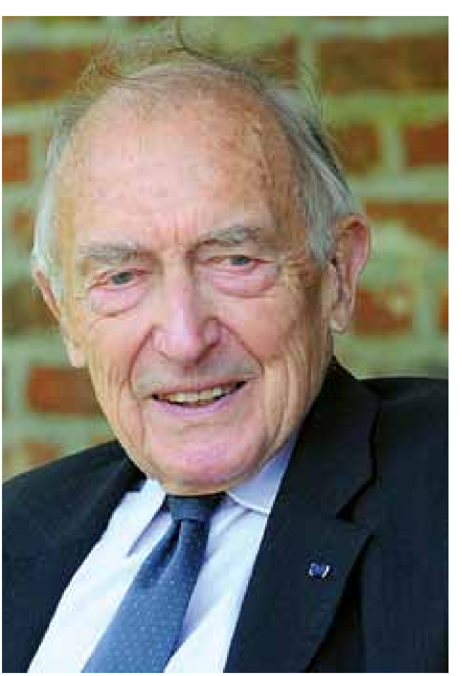
Il avait commencé sa carrière comme Administrateur territorial dans la province du Katanga et ces premières années lui ont laissé, "comme à tous ceux qui partagèrent des responsabilités similaires, des souvenirs qui restent parmi les plus exaltants de mon existence", dit-il en évoquant leurs témoignages dont "la précision et la convergence ne laissent aucun doute sur l'idéal qui les animait et sur le dévouement de ces jeunes territoriaux partis dans les années d'après-guerre, face aux innombrables défis qui les attendaient".

Nommé Conseiller juridique à la Direction des Affaires politiques du Gouvernement général, il est affecté plus spécifiquement aux "Villes et communes", ce qui va lui permettre de suivre le fonctionnement et les travaux des 33 villes et communes mises en place par un décret qui, promulgué en 1957, "avait mis neuf ans à sortir" et qui sera finalement appliqué "dans une forme qui serait totalement modifiée deux ans après".

Pierre en témoigne ainsi : «la manière dont j'ai vu travailler, dans leurs conseils municipaux, Messieurs Kasavubu, Diomi et les autres bourgmestres, montre comment quelques années d'expérience dans de telles fonctions auraient pu préparer à leur mission des gestionnaires qui ont tellement fait défaut par la suite".

Ses contacts avec les mandataires communaux lui permirent d'établir une relation privilégiée avec les partis politiques naissants, ce qui lui valut : "d'être admis, bien qu'il se tienne à huis clos, au premier congrès des partis congolais, à Luluabourg en avril 1959", au cours duquel, relève-t-il, "à aucun moment, il ne fut fait référence aux événements du 4 janvier, comme à une manifestation politique".

Ces événements auraient pu être évités si l'intervention des forces de l'ordre n'avait pas été aussi tardive, en raison des «hésitations, tergiversations et consultations», jusqu'au plus haut niveau du pouvoir. C'est ainsi qu'un incident mineur au départ avait dégénéré en émeute, dont la répression allait causer de nombreuses victimes. Ces débordements n'avaient aucune connotation politique, mais allaient malheureusement amener les autorités métropolitaines, dans l'ignorance de cette réalité, à réagir "selon leur vision des événements et leur hantise d'être entraînées dans un processus tel qu'avaient connu les autorités françaises".


Pierre Wustefeld

Une méconnaissance totale des réalités congolaises

Cette fois, c'en est fini des "atermoiements funestes". La déclaration gouvernementale et le message royal du 13 janvier furent dès lors accueillis au Congo comme une "réponse aux émeutes", tandis que les pillards tombés le 4 janvier, sous les balles des forces de l'ordre, enfin dépêchées sur les lieux pour réprimer ces émeutes, allaient devenir et le sont encore aujourd'hui, dans l'imaginaire collectif, des "martyrs de l'indépendance" !
L'inconscience, la naïveté et une méconnaissance totale des réalités congolaises, dont les personnalités politiques belges ont ensuite donné le triste spectacle lors des négociations de la fameuse Table Ronde Belgo-Congolaise, face aux délégués congolais qui n'en revenaient pas, nous laissent encore pantois.

Cette façon de faire était cependant bien dans la ligne de l'attitude que la plupart de nos politiciens avaient adoptée dès les débuts de l'époque coloniale belge, vis-à-vis de ce Congo dont ils n'acceptèrent la reprise en 1908, qu'à la condition expresse qu'il ne coûte pas un franc à la Belgique. Or, depuis 1959, le Congo commençait à coûter à la Belgique. Voilà qui explique peut-être, sans l'excuser pour autant, l'incroyable inconscience avec laquelle nos hommes politiques du moment ont commis ce "pari congolais" insensé, assorti d'un "lâchez-tout" inconditionnel, aux conséquences désastreuses et dramatiques dont le Congo ne s'est toujours pas remis, malgré tous les programmes de coopération technique auxquels la Belgique consacre, chaque année, des moyens très importants en hommes, matériel et équipement, qui se chiffrent en centaines de millions d'euros.
Patricia Van Schuylenbergh, Docteur en Philosophie et Lettres, (Histoire avec orientation en Histoire contemporaine de l'Afrique) (UCL), Chef de projet au Musée royal de l'Afrique

centrale, section Histoire de la période coloniale, fera, durant la troisième partie du colloque, consacrée aux "Sources pour l'histoire d'une période", un exposé magistral sur le rôle des films d'archives à cet égard.

"Formater les regards, décoloniser les esprits ?" "Education et transition politique à travers les films d'archives.", tels sont les thèmes de l'analyse très fouillée et abondamment documentée, de sa contribution au colloque ; une véritable somme englobant tous les aspects de l'exploitation, comme source historique, de l'image mobile, dont "le développement des technologies d'enregistrement, de reproduction et de télédiffusion a permis, durant tout le 20e siècle, une expansion prodigieuse, sous une multiplicité de formes et d'usages" même si, paradoxalement, "l'exploitation de cette source reste encore limitée".

Former et renforcer les sentiments de fierté nationale

La matière traitée dans son exposé est tellement vaste et son analyse tellement circonstanciée, qu'il est impossible de la résumer en quelques lignes, sans en dénaturer le sens et négliger les nuances. Nous ne pouvons dès lors qu'en recommander la lecture, par ailleurs captivante et éminemment instructive, notamment sur le rôle du cinéma au Congo Belge où "ce lien entre cinéma et politique s'est formalisé progressivement à partir du moment où la réalisation et la production de films (...) sont officiellement prises en main par le pouvoir colonial qui en fait un véritable instrument de propagande".
Dès 1947, en effet, le Gouvernement général du Congo Belge avait créé au sein de son Service de l'Information, un Bureau Ciné-Photo qui : "Grâce à une infrastructure particulièrement développée, réalise et produit en 1957, sous le générique 'Congofilms' une cinquantaine de films de tous genres – reportages, actualités, films documentaires, films éducatifs –, prête plus de 700 films par mois et organise 15.450 séances pour quelque 8.674.000 spectateurs; il met en service 543 appareils de projection dans toutes les provinces et 266 salles de spectacle sont équipées en matériel cinématographique pour les diffuser."
"Former et renforcer les sentiments de fierté nationale, propager les préceptes sociaux et moraux de la 'race blanche' auprès des masses, en sont les principaux objectifs" précise Patricia, qui voit dans cette prise en main des réalisations cinématographiques par l'Etat, une indication de "sa prise de conscience de l'influence de cet art dans la formation de l'opinion publique à la chose coloniale" car "en participant à la célébration et à la légitimation, par le son et l'image, de la colonie modèle qui y est présentée, le cinéma officiel de propagande propose des formes du "paraître" qui fixent la normalité des institutions (...) et les critères de légitimité du fait social et du système lui-même".
Mais le "circuit officiel" n'était pas le seul à réaliser et diffuser des films. Le millier de films connus, d'après l'estimation donnée par Patricia, comporte aussi les réalisations des sociétés de production missionnaires et de la sphère privée ; fournisseurs de matériel ciné-photo, ciné-clubs de cinéastes amateurs et firmes privées, dont "les produits véhiculent une rhétorique spécifique, dont les objectifs peuvent se définir en catégories – représenter, reconstruire, et influencer l'histoire- qui évoluent plus ou moins parallèlement avec les politiques mises en pratique sur cet espace".


Patricia Van Schuylenbergh

On le voit, l'utilisation de ces films d'archives comme sources pour cette période de l'histoire de la colonisation belge, nécessitera une méthodologie tenant compte du fait que ce matériau, "en tant que source historique à part entière, est loin d'être neutre" conclut Patricia, qui le considère dès lors comme étant "a priori suspect, et dans sa forme, et dans son montage, et dans son contenu".

Encore faudra-t-il que l'historien qui s'y référera, fasse, lui aussi, preuve de neutralité en la matière, sans se laisser guider par des idées préconçues et des jugements de valeur subjectifs.
L'évocation des contributions de nos trois membres précités à ce colloque sur les cinq années ayant précédé et suivi la proclamation de l'indépendance en 1960, serait incomplète si nous ne mentionnions pas ici également, le remarquable film tourné durant la dernière décennie du Congo Belge par un autre de nos membres, Robert Bodson, intitulé "Réalités Congolaises", et dont Mémoires du Congo a réalisé une réimpression multilingue, qu'elle diffuse avec succès, notamment auprès de la diaspora congolaise, très intéressée par cette période cruciale dans l'histoire de son pays d'origine.

André de Maere d'Aertrycke
Administrateur de Territoire Hre



En remontant l'Itimbiri

Le 7 septembre 1927, Emmanuel Gaillard s'embarque sur l'Anversville pour un premier terme comme agent territorial au Congo. Après être passé par Matadi et Léopoldville, il arrive à Lisala où il apprend sa nomination dans le Bas-Uele. Il quitte le Kigoma à Bumba le 15 octobre pour remonter l'Itimbiri jusqu'à Aketi. Voici, transmis par sa fille Marthe Verbanis-Gaillard, un extrait du carnet noir qui ne le quitta pas depuis Anvers.

Notre petit bateau remorque est accompagné, à sa gauche et à sa droite, de deux chalands attachés comme des ailes. Seulement, eux, grouillent de passagers noirs qui font le ménage en plein air. Comme les premières classes occupent l'étage du bateau central, nous sommes aux premières loges pour assister aux scènes les plus pittoresques de leur vie intime. D'abord, leur accoutrement. Des chiffons malpropres, de vieux vêtements européens mis le plus souvent à l'envers.

Les femmes préparent le bidia toute la journée, manioc qu'elles pilent ou du riz, lavent et cuisent bananes bouillies, ou rôties dans la cendre, poissons séchés, le tout copieusement arrosé d'huile de palme. Aux repas, ils mangent à même la marmite avec leurs doigts. Ils boivent l'eau jaune du fleuve dans de vieilles boîtes à conserve. Ils se lavent le corps tous les jours, en puisant de l'eau à l'aide d'une casserole pendue à une ficelle, en la versant sur la tête et les épaules, comme une douche. Pour cette opération, ils se déshabillent complètement mais, toujours, je dois dire, de façon pudique.

Certaines femmes se font laver par des domestiques. Tous leurs objets de ménage les accompagnent, une malle, un panier, un sac, un seau, le tout enroulé dans une natte. Les plus riches ont un lit, rectangle de lattes lisses jointes parallèlement et encadré artistiquement de gros bois. Ils dorment là-dessus sans matelas.

Quand nous jetons des bouts de cigarettes, ils les ramassent et les fument dans leur pipe, large tuyaux creux où est fiché un petit entonnoir de fer blanc qui sert de fourneau.

Pour nous, à l'étage, il y a deux cabines de deux lits assez convenables, mais sans matelas, ni literie, ni moustiquaire. Nous y suppléons avec nos affaires.

A ce propos, je suis bien content d'avoir une malle-lit. Avec le capitaine, un Gantois, nous sommes dix blancs à bord dont quatre Portugais. A part deux bleus, ouvriers de la Texaf, qui sont d'excellents types, un Flamand de Roulers (Reynaert) et un Wallon de Namur (Massart), amis intimes s'entendant comme des frères. A part ceux-là, je ne trouve personne d'intéressant.

Admirons le paysage.

La rivière Itimbiri étant beaucoup plus étroite que le Congo, nous sommes mieux ici en forêt. Nous longeons la rive à en toucher les branches.

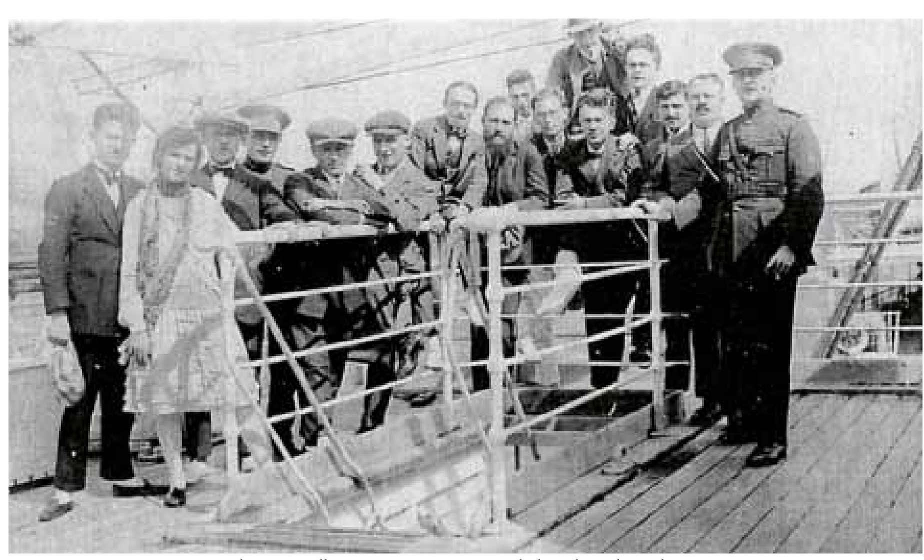
Le fouillis de toutes teintes de la forêt vierge est merveilleux.

Encore une fois, je ne puis décrire la splendeur d'une telle nature.

Supposons la forêt de Saint-Hubert plus touffue, avec des arbres plus grands et plus feuillus, la verdure aux tons plus intenses, plus de fleurs et plus de fruits, et coupons-la d'une belle rivière en méandres, sans rives en terre mais avec des branches et des lianes qui pendent dans l'eau, des sous-bois inondés, d'où sortent en glissant, des pirogues avec des pagayeurs qui chantent, un soleil magnifique qui fait tout resplendir, des oiseaux bleus et rouges et des papillons éclatants qui se reflètent dans les vagues du bateau.

Nous avons aussi, mais malheureusement très pauvrement décrit et très imparfaitement, un autre charme, essentiellement africain celui-là : ce sont des singes et des crocodiles. Quand j'ai remonté l'Itimbiri, j'ai abattu deux crocos.

L'autre jour, nous dînions quand on entend crier “Un croco !” Immédiatement, deux chasseurs se précipitent



Sur l'Anversville. Le Cours Supérieur de l'Ecole Coloniale. 1927

sur leur fusil et Pan ! ... Pas touché, Pan ! ... raté encore. Le crocodile, étendu sur une branche qui surplombe la rivière, s'éveille, nous fait un clin d'oeil, puis plonge comme une masse pour prendre un bain. Il n'était pas à 20 mètres du bateau !
Une autre fois on crie : “makako”.
En effet, un grand singe, espèce d'orang-outang grattait ses puces sur la plus haute branche d'un arbre gigantesque ... Pan ! ... Pan ! ... Le singe saute dans le vide et, s'accrochant avec une rapidité fantastique à toutes les branches, disparaît dans le fouillis. Pour les vieux chasseurs, ce n'est pas brillant, surtout après s'être vantés comme ils l'avaient fait. Tartarin n'est pas mort, c'est évident.
“A un arrêt, dans un petit poste, un Père Prémontré est venu nous dire bonjour. Nous ne sommes plus que quatre passagers blancs, les autres sont descendus à Mandungu.
Encore un crocodile. Cette fois, c'est moi qui l'ai vu. Attention, vite ... Pan ! ... c'est raté. Pan !... re-raté ... Et Tartarin racontera un jour à Buta : “Quand j'ai remonté l'Itimbiri, j'ai abattu deux crocos et un singe à 200 mètres”. Méfiez-vous toujours des chasseurs.
J'ai assisté plusieurs fois à des orages, mais pas à des tornades. Sauf la pluie diluvienne, ce n'était pas plus terrible qu'en Belgique. Je dois dire que, pourtant, les éclairs étaient impressionnants, la nuit, sur la forêt.
La température est exquise sur la rivière, la brise ne cesse pas, même à midi. Les soirées sont délicieuses et les nuits un peu froides.
Troisième croco ... Pan ... Pan ...
Encore un croco d'raté
V'là le bateau qui passe
Encore un croco de raté
V'là l'bateau passé.
Visite médicale à Ibembo, premier poste sanitaire de la Province Orientale. Joli poste. Religieux, infirmiers, médecin d'une gentillesse exquise (Dr Hennaux). Il me conduit chez un agent territorial qui descend de Buta pour cause de malaria, afin que ce dernier me donne des renseignements



sur la région. Je pourrais peut-être aller à Bambili ou à Titule après les vacances annuelles. Quelle chance ! Ces postes sont épatants.

Le charmant médecin, sans me visiter, me trouve normal et nous voguons à nouveau sur notre petit bateau dans la forêt. Je vois encore pas mal de singes, mais je n'avertis plus mon chasseur, car c'est inutile de perdre des cartouches si chères et d'être la risée des passagers noirs qui sont d'excellents tireurs. J'ai vu aussi une antilope nageant à grande vitesse en bondissant sur la rive dans la forêt.
Nous arrivons à Aketi le mercredi 19 octobre 1927 à 3h15”.

Nostalgie

C’était à Buta, en 1943 ...

Nous sommes en pleine guerre et pas de jouets dans les magasins. Mon père demande aux Frères de l’Ecole Technique de la Mission de fabriquer pour ses enfants un engin pouvant les transporter.

C’est ainsi que naît cet engin que nous surnommons La Machine. Sur un corps en bois allongé, on a fixé quatre roues, un volant, trois planchettes rondes à la queue leu leu pour les trois grands enfants et une banquette pour les deux petits à l’arrière. Pierre, l’aîné, est chauffeur. Evidemment, droit d’aînesse oblige!

Souvent, après la classe, au grand dam du cuisinier, nous réquisitionnions son moke, jeune à tout faire. Celui-ci se place derrière la machine et pousse, rayonnant de bonheur. On lui crie “Territoire”, il répète “Télitoilé”, ou “Monument” et l’écho répond “Monumaa”.
Le moke est encore plus excité que nous et, par moment, quand il ouvre la bouche, on aperçoit ses dents limées si blanches. Mais quand il décide de nous amener à la rivière, le Rubi, comme il y a une grande descente, j’ai peur. Pierre tire sur une barre de fer qui, fonctionnant comme un frein, pénètre dans la terre de la route. Le Rubi est brun et rempli de crocodiles. Mais on s’est toujours arrêté à temps...
A la fin 1944, notre père est muté à Aketi. La Machine prend sa retraite dans un fond d’atelier à l’Ecole Technique. Des années plus tard, des personnes venant de Buta nous diront l’avoir vue, seule dans son coin !

■ Marthe Verbanis-Gaillard

Valorisation d'un patrimoine oral pour l'histoire

Présentation du Dr Patricia Van Schuylenbergh dans le cadre du 10e anniversaire de Mémoires du Congo, le 9 octobre 2012

Il me revient le privilège de clôturer cette séance académique consacrée au 10e anniversaire de Mémoires du Congo pour une triple raison. Tout d'abord en tant que membre du Conseil d'Administration de l'association depuis deux ans maintenant, je prends part à ses dynamiques réunions et vis de plus près son organisation interne et ses prises de décisions. Ensuite, en tant que scientifique attachée à la section d'histoire de la période coloniale au MRAC, j'ai été témoin direct des débuts de l'association, de son évolution, assistant avec intérêt aux premiers enregistrements, rencontrant et nouant peu à peu des liens cordiaux et amicaux avec plusieurs d'entre ses membres, participant à la réalisation d'une convention de collaboration entre MdC et le MRAC, prenant part à certaines manifestations et forums.

Bref, en ce sens, je suis aussi une "ancienne" du Congo, liée à la mémoire de l'association. Mais aujourd'hui, c'est comme historienne que je réponds bien volontiers à la demande de Paul Vannès pour vous proposer quelques réflexions sur ces mémoires orales qui œuvrent à leur manière à la valorisation d'un patrimoine oral axé sur l'histoire de la présence belge et étrangère en Afrique centrale, sur l'histoire de l'Afrique centrale durant la période coloniale, un patrimoine qui enrichit l'histoire générale et la connaissance du monde.

L'essor de l'histoire orale

Nombreux sont les indices qui signifient le retour en force de l'histoire orale, une discipline basée sur une méthodologie particulière, l'utilisation systématique de l'entretien et de l'enquête orale. Cette résurgence est non seulement une conséquence de l'évolution des sociétés occidentales où la transmission orale redevient un mode essentiel de communication, dans le sillage du développement des moyens techniques actuels, elle est aussi la marque d'un changement au sein de l'écriture historique.

Pourquoi cette redécouverte de l'importance de l'oralité en histoire alors que celle-ci a constitué le principal mode de communication et de connaissance depuis l'Antiquité, du moins jusqu'à l'époque moderne où elle est progressivement dévalorisée ? Ce sont surtout les historiens positivistes du XIXe (Seignobos et Langlois) qui signent son arrêt de mort en définissant que, comme l'histoire est une science, et la science du passé, celle-ci doit s'appuyer exclusivement sur le document écrit ou le document matériel. La source orale commence alors à être délaissée aux sociétés dites "sans histoire", aux sociétés extra-occidentales, et à l'étude des classes populaires, en somme, aux "marginaux" de l'histoire, à ceux qui ne participent pas en tant qu'acteurs aux progrès de l'entreprise civilisatrice. Aussi, l'oral est-il abandonné par les historiens et laissé à l'appréciation d'autres disciplines, qui acquièrent un statut inférieur à l'histoire, mais qui se constituent scientifiquement en même temps qu'elle : l'anthropologie, l'ethnologie ou, encore, l'étude du folklore.

L'intérêt pour l'histoire orale, du point de vue de l'histoire en tant que discipline académique et scientifique, ne réapparaît qu'au milieu du XXe., au profit de développements historiographiques plus récents et principalement la naissance aux Etats-Unis d'une nouvelle histoire orale. Dans les années 1930, de grandes enquêtes nationales, d'orientation profondément populistes, sont commanditées par les autorités fédérales américaines (le Federal Writers Project, FWP) du New Deal. Il s'agit de rassembler des récits de vie des gens ordinaires, notamment des ouvriers, mais aussi les souvenirs des anciens esclaves noirs. Ceux-ci sont destinés à documenter la diversité de l'expérience et le mode de vie des Américains moyens et des exclus dans le contexte de la Grande Dépression.

La première institutionnalisation de l'histoire orale s'opère en 1948, à l'Université de Columbia (Allan Nevins) à New York, par la fondation du premier centre d'histoire orale. Ce centre lance une série de grandes enquêtes destinées à reconstituer les biographies d'hommes politiques ou des thèmes spécifiques, comme les débuts de la radio aux États-Unis, par exemple.

Ce centre lance un certain nombre de méthodes, qui sont toujours d'actualité, comme l'utilisation systématique du magnétophone, ou la retranscription systématique des entretiens, avec correction des manuscrits par les témoins, qui sont censés relire leur texte et qui peuvent le modifier. Ce centre constitue dès lors une gigantesque bande de données de sources orales, destinées à être utilisées par les historiens. Aujourd'hui, ce centre d'histoire orale contient des millions d'heures d'enregistrements.

D'abord tournés vers les "élites" (politiques, économiques, sociales), le champ historique s'est ouvert, non seulement outre-Atlantique mais aussi en Angleterre, en Italie ou en Allemagne, à partir des années 1960-1970 vers les "non-élites", en fonction des mouvements politiques et sociaux de cette époque, et notamment aussi à partir des indépendances des pays colonisés : on interroge les minorités raciales et ethniques, les femmes, les activistes et syndicalistes politiques, des personnages locaux.

Le but est de donner une voix aux sans voix, aux “oubliés” de l’histoire. En récoltant les témoignages oraux d’une variété énorme de narrateurs, l’histoire orale a aidé à démocratiser l’enregistrement historique. Dans ce cadre, les historiens français ont été parmi les derniers à utiliser les sources orales, dans les années 1980, où des centres d’archives orales ont été mis en place, dont le plus fameux, l’Institut National de l’Audiovisuel (INA).

Quelle est la situation en Belgique ?

Le Centre d’études et de documentation Guerres et Sociétés contemporaines (CEGES), alors dénommé Centre d’étude d’histoire de la 2ème Guerre mondiale, recueille dès le début des années 1970 de nombreux témoignages et récits de vie d’anciens résistants, de collaborateurs et autres témoins de la période 1939-1945.
La Fondation Auschwitz, créée en 1980 par l'Amicale Belge des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie, a pour premier objectif l’étude de l’histoire et de la mémoire des victimes de la Shoah et de la terreur nazie, leur connaissance, la transmission de leur mémoire et la préservation des archives la concernant. Elle entreprend, dans ce but, la récolte de nombreux enregistrements audio et de témoignages audiovisuels des survivants des camps de concentration et d’extermination nazis.

Par ailleurs d’autres nombreux projets, pas toujours bien connus et bien appréhendés, se déploient en Wallonie comme en Flandre durant cette période, notamment par l’intermédiaire de divers centres de recherche et d’animation éducative comme le Carhop (Centre d’animation et de recherche en histoire ouvrière et populaire) et le Carhif (Centre d'archives pour l'histoire des femmes et du mouvement féminin), mais aussi grâce à des collectivités et entités locales, communales ou régionales (cercles d’histoire, musées, communes, entreprises) qui souhaitent conserver les traces d’un passé rural et industriel dont les témoins (agriculteurs, artisans, mineurs, ouvriers, cadres, chefs d’entreprises), leurs connaissances et leurs pratiques disparaissent peu à peu. Certains instituts de recherches, comme le Cehec (Centre d’étude d’histoire de l’Europe contemporaine) de l’UCL, par exemple, conserve à destination des chercheurs de nombreux témoignages sur les acteurs politiques belges de la création européenne ainsi que, dans le cadre d’un projet sur l’histoire de la Commission, les témoignages audiovisuels de près de 120 de ses fonctionnaires. L’institut Jules Destrée appuie, notamment, des projets de “maisons de la mémoire” rassemblant archives et témoignages et mémoires collectives intergénérationnelles de communautés locales et d’entités villageoises.
L’histoire coloniale, quant à elle, a fait l’objet d’un traitement particulier en Belgique, dans un contexte historiographique qu’il est trop long d’interpréter ici. Néanmoins, en grossissant le trait, il ressort que les derniers développements publics et médiatiques l’ont souvent réduite à des généralisations, des déformations, des présentations idéologiquement engagées, où le colonialisme, tout comme l’esclavagisme d’ailleurs, constituent de véritables fléaux en fonction des conceptions morales de la sensibilité postmoderne d’aujourd’hui.


L’enregistrement à Paris du témoignage de M. Jolivet, enthomologiste, par l'équipe MdC

Premières interviews

Ce que le large public ignore, c’est une réalité bien plus nuancée et plus complexe de cette histoire qui s’écrit sur base des documents, quels qu’ils soient. Les témoignages oraux des anciens coloniaux constituent dès lors une source originale pour appréhender l’histoire coloniale. Il faut remonter à la fin des années 1980 pour que l’histoire orale de la colonisation suscite l’intérêt des scientifiques.
Entre 1987 et 1990, Marie-Dominique Dembour, doctorante en anthropologie à l’université d’Oxford, inaugure cette tendance, déjà solidement ancrée en Grande-Bretagne, et interviewe une quarantaine d’agents coloniaux afin de comprendre le hiatus entre elle et ses témoins à l’égard d’une mémoire divergente et sans doute irréconciliable de la colonisation.
Si le résultat de ses recherches suscite des critiques de la part des personnes interviewées, il est important de signaler qu’une “mémoire” coloniale commence à se dégager, qui va garantir l’impulsion d’autres projets de recherches qui se basent sur les témoignages oraux.
Christine Tancré-Van Leeuw interroge les administrateurs territoriaux dans le cadre de son mémoire à l’UCL; en 1994-1995 au MRAC, Patricia Van Schuylenbergh enregistre les témoignages sonores de soldats et d’officiers qui ont participé aux campagnes africaines durant la Deuxième Guerre mondiale. En 2001, Rosario Giordano, chercheur italien à l’université de Calabre, enregistre et retranscrit, dans une perspective sociologique, les récits de vie de colons belges et italiens installés au Katanga et au Kivu entre la fin des années 1920 et l’après-indépendance;

de même, l'anthropologue Benjamin Rubbers publie sa recherche doctorale sur les colons belges du Katanga après 1960.
En 2004, dans la mouvance d'un intérêt de plus en plus grand accordé par les chercheurs en sciences humaines, sociales et politiques à la mémoire collective en lien avec les discours identitaires émergeant dans une société belge en perte de ce que l'on qualifie alors de sentiment national unitaire, un projet d'histoire mémorielle est lancé au CEGES par Florence Gillet et Eric Laureys qui prend la forme d'une enquête sur la mémoire sociale des anciens coloniaux. Ce projet, conçu comme étape liminaire à la réalisation d'interviews orales d'acteurs coloniaux représentatifs fournit des résultats limités par la faible représentativité des personnes interrogées. En 2005 enfin, dans le cadre de sa grande exposition sur le Temps colonial, le MRAC, sous le commissariat à l'audiovisuel de P. Van Schuylenbergh, met l'accent sur la mémoire vivante de la colonisation en réalisant une soixantaine d'interviews d'anciens coloniaux et de Congolais ayant vécu ou connu la période coloniale et en empruntant également des extraits d'interviews tournées dans le cadre des activités de MdC. La quarantaine de séquences audiovisuelles mises en scène rencontre un réel intérêt de la part du public et des jeunes générations en particulier, qui appréhendent plus facilement les informations historiques par ce biais.
Au Kadoc (Documentatie- en Onderzoekcentrum voor Religie, Cultuur en Samenleving) de la K.U. Leuven, en 2009-2010, le projet patrimonial "Religion et Colonisation. Les sources orales concernant la réception et la perception des conceptions et pratiques religieuses au Congo et au Rwanda, 1885-1960" a permis d'enregistrer 45 témoins belges et congolais de la mouvance catholique et protestante au Congo.
Les médias télévisuels et radiophoniques ont aussi apporté leur pierre à l'édifice. A côté d'enregistrements ponctuels dans le cadre de séries télévisuelles à la VRT sur le passé colonial, certains réalisateurs de la RTBF ont ouvert leurs émissions aux témoins de la colonisation. Citons en particulier André Huet, dans le cadre de sa série Inédits, ou encore Bernard Balteau, dans le cadre de ses émissions historiques.
Des initiatives privées s'organisent également, dans le cadre familial ou dans celui des communautés religieuses et/ou culturelles. Citons, par exemple, l'utile travail de Moïse Rahmani qui a rassemblé plusieurs témoignages audiovisuels pour illustrer la "saga" des Juifs au Congo.

Le travail de Mémoires du Congo et d'Afrikagetuigenissen

Ces divers apports, bien qu'enrichissants pour la connaissance historique, n'en demeurent pas moins ponctuels. C'est ainsi qu'il convient de saluer l'activité de MdC d'entreprendre depuis 2002, une récolte de témoignages dans un effort qui se veut constant et systématique. Le dynamisme, la disponibilité et l'assiduité de ses membres, l'ampleur de ses réseaux de témoins potentiels, la solide structure humaine et technique mise en place et, finalement, le temps investi ont permis une activité telle qu'un projet ou un centre de recherche n'auraient pas pu mettre en place ou même espéré mettre en place pour toutes ces mêmes raisons, y compris financières.
Pour toutes ces bonnes raisons donc, les historiens sont grandement redevables à MdC, ainsi qu'à son alter ego néerlandophone Afrikagetuigenissen, de leur fournir des sources inestimables pour la recherche et dont la nécessité et la richesse, j'en suis persuadée, se confirmeront encore bien davantage dans un avenir pas si éloigné.
Je me fais ainsi la porte-parole de nouvelles générations de chercheurs qui pourront y trouver une somme considérable d'informations biographiques, particulières ou générales, locales ou régionales sur la petite et la grande histoire de la présence des Belges et d'autres communautés européennes au Congo, sur les rapports entre eux et les Congolais, sur la vie quotidienne mais aussi le monde du travail et des loisirs, sur les croyances et les représentations, sur les valeurs et les incompréhensions. L'histoire individuelle, l'élément biographique, la saga familiale sont autant de fenêtres ouvertes sur la grande cour du temps et de l'histoire. Si certains considéreront qu'ils sont parfois anecdotiques, dénués d'intérêt, ils apportent une multitudes d'informations qui, mises bout à bout, permettent les comparaisons, les traits communs, les différences de vie, de vue, d'opinions.

En outre, et ce qui est à mon sens tout aussi important, voire peut-être même plus, c'est que ces témoignages permettent de donner la parole à ceux qu'on n'entend pas dans les autres sources, ces "oubliés" de l'histoire que j'évoquais plus haut, et de leur donner un temps de parole parfois considérable, ce qui constitue, du seul fait d'être entendu, une reconnaissance publique de leur passé et une réhabilitation de celle-ci par rapport au présent (notamment pour réhabiliter un pan de vie souvent gardé sous silence depuis de longues années pour des raisons diverses).
En outre, le témoignage audiovisuel mentionne ce qui n'est pas forcément pris en compte en histoire : les sentiments divers pris sur le vif et capturés par l'oeil de la caméra, mais aussi les hésitations, les doutes, les silences. Ces émotions apportent, à leur manière, leur information sur le témoin et sur la manière dont il relate les faits et gestes.

Ces interviews biographiques à caractère rétrospectif sont donc des "sources orales" à part entière, nécessitant néanmoins leur traitement, comme tout autre document écrit ou audiovisuel, par la critique historique des sources. Ces sources, en effet, malgré toutes les précaution qui peuvent être prises, ne représentent pas la voix "authentique" des acteurs de l'histoire; par essence, parce qu'elles sont des "sources", elles provoquent également une certaine méfiance de la part des historiens parce qu'elles sont filtrées selon une double "médiation" : d'un côté, ces sources s'inscrivent dans un contexte de communication, de dialogue entre deux personnes (l'intervieweur et le narrateur) qui influe sur la forme et le contenu des propos (notamment au niveau de la méthodologie d'entretien, tout comme l'indique Alessandro Portelli, un des spécialistes de l'histoire orale : "Oral history refers [to] what the source [i.e., the narrator] and the historian [i.e. the interviewer] do together at the moment of their encounter in the

interview"); de l'autre, une fois enregistrées, celles-ci subissent une certaine altération lorsqu'on les retranscrit ou lorsqu'on les prépare pour publication ou tout autre type de diffusion.

Si ces témoignages forment indubitablement des archives qui servent de support à l'écriture de l'histoire (en palliant la disparition de la documentation écrite) ou la complètent et l'enrichissent, ils sont également des paroles "provoquées", c'est-à-dire suscitées a posteriori par rapport aux faits dont ils témoignent dans un but précis. Ils sont, en ce sens, un patrimoine oral qui sert de base ou de référence à la constitution de la mémoire collective d'un groupe en particulier, celui des anciens coloniaux qui se considèrent comme les derniers dépositaires de l'héritage belge en Afrique centrale.
En ce sens, ces témoignages forment de précieux indicateurs d'une mémoire emmagasinée et reconstruite dans un contexte bien particulier et en fonction d'objectifs bien déterminés (sauver de l'oubli, réhabiliter des individus ou des groupes). De ce fait, chaque témoin devient lui-même objet d'analyse car, en tant qu'individu, il est membre du groupe social des "anciens coloniaux" et, de ce fait, participe à la constitution de sa mémoire et de ses pratiques collectives.
C'est en ce sens que les témoignages façonnent la mémoire collective de MdC. C'est cette mémoire collective qui contribue à définir l'identité du groupe tout comme elle aide à définir et à maintenir ses valeurs positives, à légitimer son passé ou ses actions présentes ou futures et, enfin, à mobiliser ses membres pour accomplir un projet collectif au nom de leur identité partagée.



Quelques DVD des témoignages des "anciens" sur l'histoire coloniale

De ce fait, MdC a autant besoin de témoignages de ses membres pour se renforcer que les témoins ont besoin de MdC pour construire leurs paroles, les transmettre et les sauver de l'oubli pour l'histoire.

Chers membres, chers invités, voyez dans cette présentation un vif encouragement à continuer à persévérer dans la direction qui a été lancée il y a dix ans, de récolter massivement ces témoignages du passé. A nous, jeunes ou moins jeunes générations de chercheurs et de responsables de collections historiques de les exploiter et de valoriser dans le cadre de publications scientifiques, de travaux de vulgarisation ou de pédagogie, dans une mise à disposition plus systématique des témoignages pour divers publics. Cela nous permettra de répondre à la demande sociétale, qui ne faiblit pas en matière de mémoire et d'identité, d'extension des problématiques du patrimoine et de sa transmission à de nombreux champs de la vie sociale. Je pense en particulier aux domaines de la transmission du savoir par l'éducation. Grâce à vos témoignages, offrez aux nouvelles générations en devenir la chance de construire une société multiculturelle basée sur une meilleure compréhension du présent par une histoire redécouverte et à échelle plus humaine.

■ Dr Patricia Van Schuylenbergh
Project leader
Royal Museum for Central Africa
Section History of the Colonial Period

Un peu d'expérience partagée

Le passage à la retraite est une période très délicate pour tous ceux qui ont eu une vie professionnelle active car, à côté de la réduction brutale de l'activité, il y a également le sentiment d'être brusquement peu utile à la société. La masse des compétences inutilisées de ceux qui passent ce cap est immense, surtout si ces retraités sont en bonne santé. Ces compétences peuvent être utilisées à bon escient dans les pays du sud.

Créée par quatre asbl (Université des Aînés UDA, l'Union francophone des Ingénieurs Industriels de Belgique UFIIB, Louvain Coopération et Développement et l'ADISIF, Association des Directions des Instituts Supérieurs Industriels Francophones), l'Asbl Ex-Change-Expertise a imaginé de mettre cette masse de connaissances ou une partie de celles-ci au service des entrepreneurs des pays en développement. Il a donc été créé un pool d'experts bénévoles disposés à faire, dans ces pays, des missions ponctuelles de courte durée, dans le but de mettre leurs compétences au service des entrepreneurs locaux. Une dynamique dans l'esprit des "Compagnons" de jadis.

Est-il nécessaire de détailler les problèmes locaux résolus dans ces pays par la création de petites entreprises bien pensées et bien réalisées? Emplois locaux, fixation des populations rurales, etc.

L'expertise peut porter sur des problèmes techniques, technologiques, commerciaux, sociaux, environnementaux, organisationnels des secteurs marchands ou non marchands ou même des sites de formation; elle peut cerner les besoins ou apporter une solution applicable dès le départ de l'expert, mais la totalité de l'effort de réalisation reste la prérogative du promoteur local qui peut cependant émettre le souhait que son projet soit suivi de diverses évaluations dans le temps.

Il n'est jamais question de transfert d'argent et la durée des missions est toujours comprise entre 10 et 21 jours. Il n'est pas imaginable d'expliquer en quelques lignes la manière dont Ex-Change gère ce projet et il est beaucoup plus simple d'aller visiter et consulter son site pour obtenir tous les détails : www.ex-change-expertise.be
Plus d'une centaine d'expertises en moins de dix ans.
Les expertises réalisées depuis 2005 dépassent la centaine. La liste suivante, qui est très loin d'être exhaustive, a pour but de montrer le type d'aide bénévole apportée.
Burundi. Consultance auprès d'une imprimerie pour relever la productivité : maîtrise du parc des machines et meilleure maintenance.
Cameroun. Entreprise de boucherie-charcuterie. Passage d'un stade semi industriel à un stade industriel. Rapprochement aux normes HACCP ou ISO 9002.
République Démocratique du Congo. Institut technique de SELAMA. Amélioration de la gestion de différents ateliers de formation professionnelle dans six sections différentes. (Sécurité et Bien-être).
Rwanda. Institution spécialisée en micro-crédits. Augmentation du service à la clientèle.
Maroc. Association villageoise de femmes. Implantation d'un parc de 200 ruches. Coopérative et valorisation de la récolte.
Bénin. Tuyauterie industrielle et construction métallique. Formation d'une équipe de soudeurs aux systèmes MIG (metal inert gas) et TIG (tungstene inert gas).
Burkina Faso. Mise en place d'un plan de procédure comptable pour une fédération paysanne.
Togo. Société de production bio de jus d'ananas. Mise au point d'un système HACCP.

Il est facile de comprendre que plus il y a d'experts dans le panel et plus il y a de profils différents, plus l'éventail des services qui peuvent être rendus est grand. Toutes les professions sont concernées, mais cela ne veut pas dire que toutes celles reprises dans le panel seront appelées un jour à réaliser une expertise. Ce sont les promoteurs locaux, leurs demandes et leurs besoins qui déterminent les domaines d'expertise.

Donner un peu de son temps et de son expérience en étant utile, une belle manière de vieillir ... lentement !

■ André-Bernard Ergo

Cotisations

"Mémoires du Congo" a besoin de votre générosité pour poursuivre ses activités. Nous remercions nos membres qui, chaque année, nous apportent un appui financier par le règlement de leur cotisation.

Pour cette année 2013, nous nous permettons de rappeler à chacun d'entre vous le paiement de la cotisation annuelle, ce que, nous l'espérons, vous ferez volontiers. Soyez-en tous remerciés d'avance.

(Voir page 36 pour les détails).

Lutte contre la cataracte

Une initiative du Rotary Club Doyen de Bujumbura

En Afrique, la cataracte est la cause principale de cécité. Sur une population de 600 millions d'Africains, quelque 6 millions de personnes en sont atteintes. Ce qui représente un chiffre effrayant à l'échelle du continent, quand on sait qu'au niveau mondial, 18 millions de personnes, dont de nombreux enfants, souffrent de cécité due à la cataracte.

On ne peut donc que se féliciter de l'initiative du Rotary Club Doyen de Bujumbura qui, depuis une dizaine d'années, entreprend des campagnes EYE CARE, qui offrent à la population burundaise des opérations gratuites de la cataracte (et du glaucome dans une moindre mesure) et qui ont déjà guéri près de 5.000 personnes.

Ces opérations massives, qui coûtent 50 € par patient, sont réalisées grâce à une collaboration entre des Rotary Club indiens, qui envoient à Bujumbura des médecins et infirmiers indiens dont ils prennent les honoraires en charge, et le Rotary Club Doyen de Bujumbura qui assume les frais de transport du personnel médical entre l'Inde et le Burundi, les suppléments de bagages médicaux (plus de deux tonnes), les frais de séjour, les consommables nécessaires aux opérations (seringues, gants, masques) et les médicaments, chaque opéré recevant les gouttes, calmants et antibiotiques nécessaires pour se soigner pendant un mois.

Mais l'intervention financière et logistique du Rotary Club Doyen Bujumbura ne s'arrête pas là, puisqu'il lui incombe encore d'intervenir dans l'envoi de camions à l'intérieur du pays pour chercher et ramener les patients ainsi qu'un membre de leur famille les accompagnant, dans la prise en









charge de leur logement d'une nuit dans des tentes prêtées par le Comité International de la Croix-Rouge.
Il en est de même en ce qui concerne la fourniture de nourriture pour 24 heures, soit quelque 320 repas distribués quotidiennement. Sans oublier le recrutement de 40 jeunes volontaires et bénévoles qui assurent l'encadrement des patients.

Prochaine campagne : été 2013

Les campagnes EYE CARE ont vu le jour en 2003. Cette année-là, deux médecins ont entrepris 230 opérations à titre d'essai. L'année suivante, quatre médecins ont procédé à 680 opérations en six jours.

En 2006, six médecins opéraient 865 patients en 8 jours et en 2008, 1.432 opérations étaient pratiquées par sept médecins en 8 jours. L'année dernière enfin, 1.651 malades, dont 154 enfants, étaient ont été soignés par huit médecins pendant dix jours.

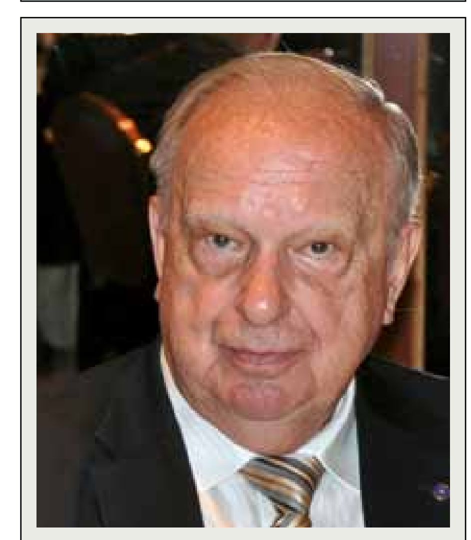


La prochaine campagne devrait avoir lieu en juin et juillet 2013. Souhaitons le plus grand succès au Rotary Club Doyen Bujumbura dans son combat contre ce fléau qui, en Afrique, s'attaque tout autant aux adultes qu'aux enfants.

■ Chantal Schaller

Opérations à grande échelle

Afin de pouvoir venir en aide au plus grand nombre de patients, chaque médecin indien prend simultanément en charge deux tables d'opération, équipées chacune d'un microscope ophtalmologique monté sur un bras oscillant. A peine l'opération du premier patient est-elle terminée que le chirurgien passe au patient suivant pendant que des volontaires prodiguent leurs soins à l'opéré pour assurer le suivi de l'intervention et que d'autres installent le patient suivant sur le premier lit.
De la sorte, ils arrivent à opérer 220 personnes en une journée. ■



Mémoires du Congo remercie pour ces informations, Monsieur **Marc Pattyn**, past-président du Rotary Club de Bujumbura et cheville ouvrière de cette initiative humanitaire essentielle au mieux-être des populations locales.

Ernest Christiane nous a quittés le 4 décembre 2012

Cet homme de cœur et d'esprit, entreprenant et courageux, aussi large d'idées que tolérant pour celles des autres, a été sa vie durant, un travailleur consciencieux, un soutien attentif aux besoins de son entourage, au moral de ses amis, au bien-être de sa famille ...
Son départ nous laisse un vide énorme, irremplaçable pour les siens à la peine desquels nous sommes tous profondément associés.

De la vie professionnelle de "Netto", que je n'ai pas eu la chance de connaître en Afrique, je ne pouvais qu'imaginer qu'il était de la classe de ces agronomes dont les réalisations ont tant apporté au Congo et sans lesquels notre action médicale y eut été infiniment moins efficace.
Sa rencontre en Belgique m'a révélé qu'il était aussi l'homme qu'il fallait à Mémoires du Congo pour réaliser ses objectifs. Que de témoignages du passé ne lui doit-on pas ?
Par bonheur, son acharnement à recueillir les souvenirs des autres ne l'a pas empêché de nous laisser les siens. Nous y retrouvons l'image réconfortante de ces êtres aussi modestes que courageux dont la solidité ne s'exprime pleinement que dans la tourmente.
A Guy Dierckens, qui a travaillé avec Netto au Congo, je laisse le soin d'évoquer le souvenir de ce qu'il y a vécu au contact d'un grand Monsieur.

■ André Vleurinck

Ernest Christiane est arrivé au Congo Belge en 1955 et y est resté jusqu'à sa retraite en 1991. Pendant de nombreuses années, j'ai eu le privilège de le connaître, en plantation dans les années 70, à Kinshasa ensuite dans les années 80. Quelle belle aventure y avons-nous connue !
Plus récemment, c'est lui qui m'a amené chez Mémoires du Congo.
Au sortir de mes études, j'ai été engagé par Unilever pour travailler dans une plantation dont Netto venait d'être nommé directeur. Chacun sait combien est important, à l'aube d'une carrière, d'avoir un mentor exemplaire. Pour moi, ce fut Ernest Christiane, un homme énergique, attentif, de bon conseil, posé et prêt au dialogue dès qu'un problème se posait.
Ces années de travail avec lui, pour instructives qu'elles furent, restent aussi les plus agréables de mon séjour au Congo !

En plus de ses qualités d'agronome, il s'occupait énormément de la formation des cadres congolais. Je suis certain que plusieurs en ont gardé un excellent souvenir et, grâce à lui, ont acquis les capacités nécessaires à la gestion d'une plantation.
Suite aux bouleversements survenus au lendemain de l'indépendance congolaise, sa carrière fut loin d'être un long fleuve tranquille. Il y fit preuve de courage, d'ingéniosité et d'énormément d'altruisme.
En 1960, il rapatriait deux dames dans un périple de 800 km semé d'embuches. Son odyssée de Mokaria à Bangui est décrite dans son témoignage.

En 1961, otage des rebelles à Stanleyville, il s'échappe, in extremis, caché dans un avion de l'ONU.
En 1964, avec l'armée congolaise, il reprend plusieurs plantations et participe à leur remise en service.
En 1976, la plantation qu'il dirigeait à Yaligimba, dans la zone ravagée par le virus Ebola, est mise en quarantaine. Tout au long de cette éprouvante période, il fit preuve d'un sang froid extraordinaire.
J'y étais également et lui en reste profondément reconnaissant. Son courage et son dévouement à l'égard de son environnement tant humain que professionnel, n'étaient, pour lui, que choses simplement normales !

Dans ses activités quotidiennes, son insatiable curiosité, loin de se limiter au domaine professionnel, s'étendait à l'ensemble du monde qui l'entourait.


Ernest Christiane au Kivu

Des villages voisins et leurs habitants, il voulait tout savoir : us et coutumes, relations, traditions et histoire, activités artisanales et artistiques … Plusieurs des articles qu'il nous a laissés témoignent de cet intérêt.
Une anecdote illustre son souci des contacts humains : le jour où un de ses chauffeurs de camion perd la vie dans un accident de roulage, il se rend aussitôt dans la cité pour rejoindre la famille et partager son deuil.

Il arpentait les plantations toute la semaine et souvent même le samedi matin, mais l'apéro du samedi midi avec ses collègues et amis était sacré. C'était le moment de montrer son humeur joyeuse avec un humour communicatif.

Il n'était pas qu'un agronome compétent. Fin négociateur, cette qualité précieuse a incité la société à lui confier la direction des achats, fonction qu'il a gardée jusqu'au jour de sa retraite. Il annotait inlassablement tout et la rigueur de son organisation, indispensable en ces périodes d'inflation galopante, faisait l'admiration de ses collègues et de ses chefs.

Tout au long de sa carrière il a pu compter sur son épouse Paule, toujours présente, qui partagea sa difficile vie de brousse avec dynamisme et courage.

Après sa retraite, il a créé un blog (1) où les nombreux articles qu'il a rédigés jusqu'à la fin de sa vie illustrent sa vaste culture, fruit de son immense curiosité.

Il nous arrive, dans la vie, de rencontrer des personnalités qui marquent et enrichissent. Pour moi, Ernest Christiane en fut une !

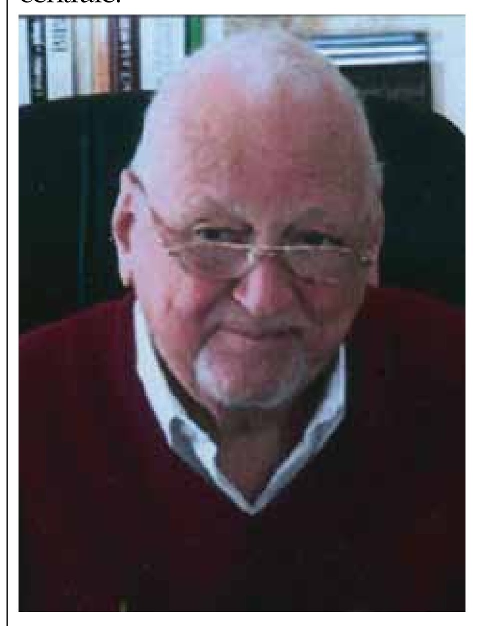
Merci Netto. Repose en paix.

■ Guy Dierckens

(1) http://e.a.christiane.over-blog.com

Eloge funèbre prononcé par Paul Vannès lors des funérailles d'Ernest Christiane, le 27 décembre 2012.

Cher Netto, depuis 2003, nous avons eu le plaisir de vivre de nombreux moments de chaleureuse convivialité.
En effet, tu as rejoint notre association "Mémoires du Congo" et tu t'es occupé vaillamment de recueillir de nombreux témoignages d'anciens coloniaux : d'abord d'agronomes et d'agents de sociétés agronomiques, ensuite, après avoir réalisé un très intéressant documentaire sur les Agronomes et les Vétérinaires du Congo Belge, avec Pierre Butaye et Guy Dierckens, tu t'es attelé à la tâche ardue de recueillir les paroles de bien d'autres témoins de la vie en Afrique centrale.



Tu as été notre interviewer attitré ces dernières années et nous t'en sommes infiniment reconnaissants. A ce titre, il a plu à sa Majesté le Roi Albert II de te nommer Chevalier de l'Ordre de Léopold II. Cette distinction, tu l'as méritée, car c'est sans compter que tu as parcouru la Belgique, rencontré des dizaines de personnes, préparé leur comparution devant les caméras de notre association.

Tout ce travail contribuera à informer nos historiens sur ce que fut réellement la colonisation belge qui permit au Congo d'avoir en 1960 le PIB le plus important d'Afrique après la République Sud-Africaine.

Tes qualités d'écoute, tes convictions, ta sincérité, ton engagement et ton dynamisme contagieux nous ont tous marqués. Nos réunions de travail, les forums de notre association, seront, eux aussi, orphelins de ta présence.

Tu resteras, notamment grâce à ces interviews remarquables, bien présent parmi nous.
A chaque "Journée de Projections" nous reverrons sur notre grand écran ton image.
Nous t'écouterons, avec plaisir, poser des questions aux différents intervenants que tu as côtoyés, préparés et je dirais même chouchoutés pour qu'ils ne subissent pas le stress de l'interview.

Cher Netto, tu nous auras donné neuf ans de ta vie, un tout grand merci, et, si tu nous aperçois de ton étoile, fais-nous signe de temps en temps ! ■



Une enfance au Kivu 1953-1957

J'avais un peu plus de trois ans. C'est dire si ces souvenirs de petite enfance sont parfois morcelés, imprécis et anecdotiques. Pourtant, les images se bousculent. Nous sommes arrivés, mes parents, mes trois sœurs aînées (Élisabeth, Françoise et Geneviève) et moi, à bord d'un DC3, à l'aérodrome de Bukavu, tout à l'Est du Congo. Une piste en terre, la nature tout autour, de la verdure, des huttes, des bananiers. Un paysage insolite pour nous. Dès l'abord, nous nous étions mis en tenue, tous munis d'un casque colonial !

Notre première habitation était en pleine brousse, à environ 25km de Bukavu, pas très loin de la route menant à Goma. Nos débuts étaient archaïques, sans eau potable, sans électricité. Nous trouvions très amusantes les lampes à pétrole, mais que d'insectes attirés par la lumière ! Dans la cuisine, un frigo fonctionnait au mazout. Pour éviter les fourmis, les pieds des garde-manger étaient placés dans des boîtes de conserves avec du pétrole ...

Un cadre merveilleux

Heureusement pour notre maman, cette situation ne dura pas. Lorsque la maison qui nous était réservée fut terminée, nous y avons emménagé, nous rapprochant du Collège Saint-Paul à Bagira, sur les hauteurs du lac Kivu, à une dizaine de kilomètres de Bukavu : un endroit de rêve !

Ce grand collège, en pleine nature, où mon père enseignait, était tenu par des Barnabites. Il était destiné à des élèves congolais dont mon père apprécia toujours la grande envie d'apprendre. Du collège, je garde peu de souvenirs, sinon quelques Pères, avec qui nous entretenions de très bonnes relations.
Ils nous ont fait découvrir le pays et les habitudes locales : le Père recteur Leterme, les Pères Mario, Mariani, Roos et Lefèvre.

En haut à gauche, Bagira et lÒa route côtière qui descend vers Bukavu. En bas, à droite, la rivière Ruzizi.





Le Collège St Paul à Bagira était tenu par les Barnabites. Ce bâtiment impressionnant dominait majestueusement le lac. (Coll. Pierre Gallez, carte postale - pgkivu)



Je me souviens de deux voisins professeurs : à 100 mètres, Monsieur Cornet, et, un peu plus loin, Monsieur Moreau et sa famille.
C'était le grand calme et même la solitude, dans un paysage magnifique : devant, le lac avec ses pirogues et ses rameurs; à droite, la "botte" de Bukavu ; à gauche au loin, dans la direction de Goma, les majestueux volcans qui fumaient : le Nyiragongo et le Nyamuragira. Le jardin paraissait sans limite : des agaves devant, des maracoudjas à l'arrière ; au-delà, de hautes herbes, coupées par un sentier venant d'on ne sait où. Ce grand jardin nous permettait d'avoir jusqu'à 16 chats, compagnons attachants, pleins de câlineries.

Un climat agréable

Lors de la saison des pluies, on voyait quotidiennement affluer des nuages noirs, annonciateurs d'orages violents, puis, un mur d'eau. Les pluies étaient tellement diluviennes que nous étions entièrement trempés en un rien de temps, même pour sortir de la voiture parquée à un mètre de la porte d'entrée !

Parfois, elles causaient des dégâts. Certaines routes étaient transformées en bourbiers ! Lors d'une séance de cinéma au collège, un orage très violent éclata. Les toiles dressées pour protéger les spectateurs se remplirent d'eau, au point qu'il fallut les percer pour éviter un effondrement général. Conséquence fâcheuse : le film fut noyé ! Les Pères le remplacèrent par ... "Sois belle et tais-toi" !
Nous vîmes la formation d'un typhon sur le lac : nuages et eaux du lac se rejoignaient en une colonne ininterrompue. Spectacle extraordinaire, mais aussi inquiétant : mes parents surveillaient sa trajectoire, prêts à embarquer tout le monde pour fuir !

Quant à la saison sèche, je me rappelle surtout un immense nuage de poussière derrière les voitures : les routes étaient souvent des pistes en terre.
En général, le climat était pourtant très agréable : souvent ensoleillé, aéré, pas trop chaud, mais jamais froid, sans hiver. Et quand le temps se dégradait, quotidiennement vers 17 heures à la saison des pluies, il prévenait : la grandeur du paysage permettait de voir arriver trombes d'eau et orages ...


Un souvenir inoubliable : les éléphants.

Une nature luxuriante

Dans nos environs, il y avait des antilopes, des grues couronnées, des papillons superbes, des lézards et même un caméléon. Un serpent entrait parfois dans la maison : il était aussitôt éliminé.

La nature était luxuriante : fleurs et plantes multicolores, arbres fruitiers, bananiers, papayers, palmiers, hautes herbes. Nous avions beaucoup de choses à découvrir, jusqu'aux vaches affublées de cornes énormes et au soleil qui se couchait sans crépuscule en quelques minutes, tous les soirs vers 18 heures.

Nous avons eu l'occasion de faire un long périple, qui nous a conduits à travers le Kivu, le long de la Ruzizi, reliant le lac Kivu au lac Tanganyika, vers Kamanyola et ses milliers de virages. Nous traversions certaines rivières sur des planches posées sur des "touques". Plus au nord, voilà les volcans Nyiragongo et Nyamuragira, au milieu d'un paysage lunaire formé de lave solidifiée. Puis, le Parc Albert (aujourd'hui Parc national des Virunga).

Que d'émerveillements : éléphants, antilopes, gazelles, buffles, zèbres, phacochères, rhinocéros, hippopotames, singes, léopards, crocodiles ; mais aussi des milliers d'oiseaux près des plans d'eau : flamants roses, pélicans, marabouts, ibis et même hérons blancs juchés sur les grands herbivores.

Un souvenir inoubliable : toute une famille d'éléphants – des adultes mâles et femelles, des petits, une vingtaine au moins a traversé tranquillement la route, à 20 mètres de la voiture. Nous les avons laissé passer, subjugués et tout à la joie de les admirer en silence.

La nuit, nous dormions sous la moustiquaire, dans des huttes bien aménagées et nous entendions les cris d'animaux sauvages.

Pour nous rendre à Bukavu, nous descendions dans la vallée de la Nyamahinga. Puis nous longions le lac. Nous nous y rendions pour le ravitaillement dans un magasin self-service : un supermarché avant la lettre ... ressemblant à un dépôt. Tous les achats étaient placés dans de grands paniers profonds et étroits, en fibres tressées, servant aussi aux ... courses de sacs !

Des journées heureuses

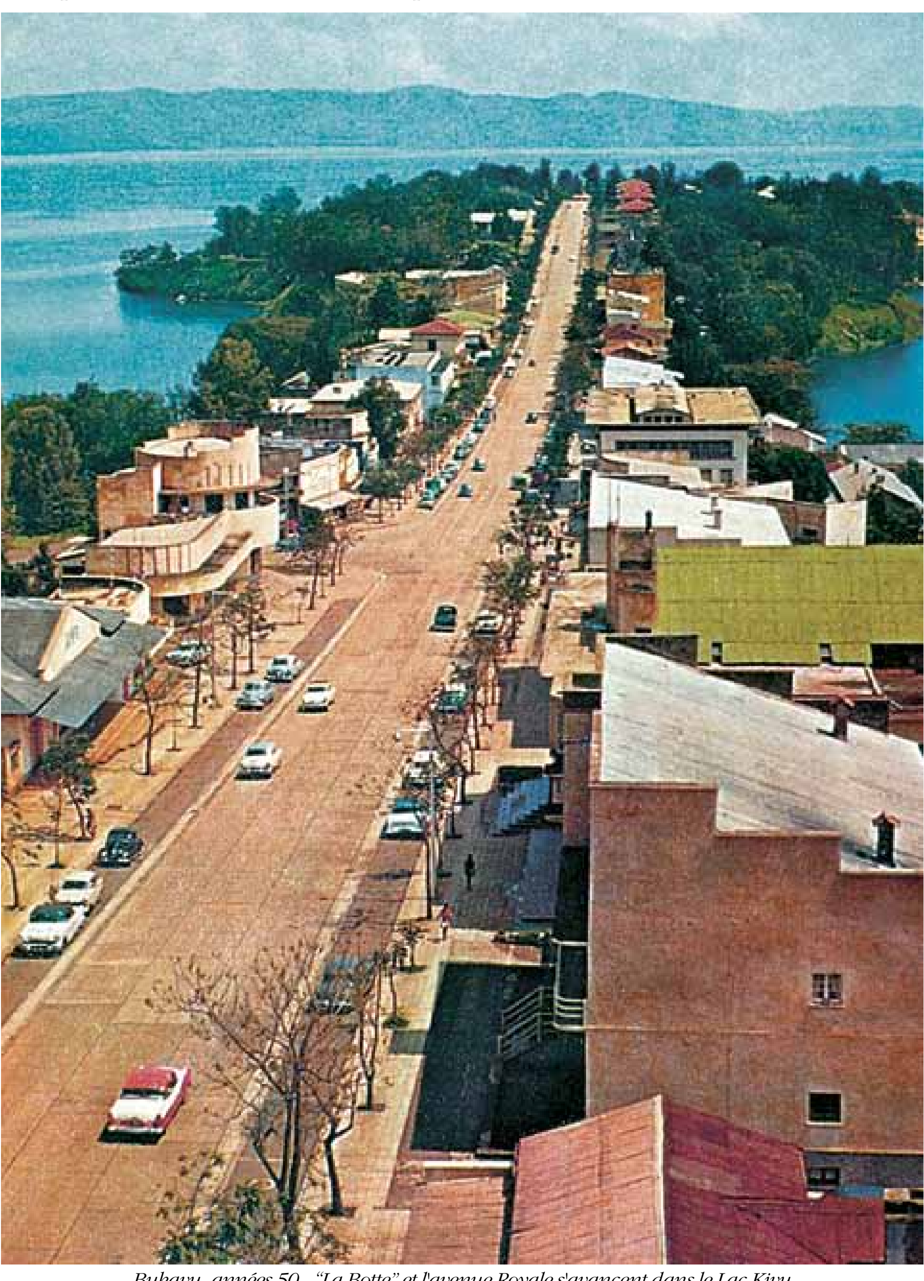
Nous allions relever notre boîte postale, où nous attendait le courrier d'une semaine : pas question de facteur ! Ma mère, grande lectrice, allait à la bibliothèque emprunter une série de livres. Nous allions aussi au “Gourmet”, une fameuse pâtisserie. Monsieur Cornet nous offrait une glace dans un ... cornet !

Au bout de la rue, nous apercevions la “Flamme”, monument bien connu des Bukaviens. Parfois, nous allions au marché, très coloré et plein d'exotisme, où des Congolais déambulaient avec leurs colis sur la tête.
Régulièrement, des marchands venaient nous proposer leurs produits qu'ils transportaient aussi sur la tête dans des paniers : bananes (les “doigts de fée”, très petites, mais succulentes), papayes (au menu de tous nos petits déjeuners), ananas, mangues, noix palmistes, etc.

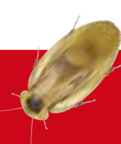
Ils nous procuraient aussi des œufs. Pour s'assurer de leur fraicheur, on les trempait dans l'eau froide : celui qui remontait à la surface était refusé, ce qui était rare. Comme tous les Congolais de la région, ces marchands parlaient le kiswahili, principale langue véhiculaire en Afrique de l'Est.
Nous en avions d'ailleurs appris quelques rudiments utiles dans ces circonstances, notamment les chiffres et quelques formules de politesse.
Les noix palmistes servaient à notre cuisinier, le “Pichi”, très compétent, qui nous préparait une moambe extraordinaire avec du pili-pili, des feuilles de manioc et une poule. Un jour, malgré sa tête coupée, elle lui échappa dans les hautes herbes : elle ne fut jamais retrouvée ! Il prenait toujours son travail très à cœur et n'hésitait pas, quand nos parents nous confiaient à sa garde, à rester aux aguets, armé de sa machette !
Je me rappelle les parties de whist mémorables se déroulant tous les samedis chez nous, jusqu'aux petites heures : Monsieur Cornet, un Père et mes parents s'amusaient beaucoup.

Il m'est arrivé de voir ma mère, souvent seule avec moi durant la journée, commencer à valser en écoutant de la musique.
C'était la preuve d'un certain bonheur, même si elle avait la nostalgie de la Belgique. Papa étant au collège et mes sœurs à l'école, elle s'occupait pourtant : cuisine, lecture, écriture, musique, contemplation du paysage, ...

Je n'éprouvais pas de problème non plus : les chats me tenaient compagnie. J'habillais même la maman chat comme une poupée ! Je bricolais avec les boîtes d'allumettes encore en bois. Ayant appris à lire avec Maman, je “lisais” et relisais les Tintin.



Bukavu, années 50 - “La Botte” et l'avenue Royale s'avancent dans le Lac Kivu
(Photo pgkivu, source “Guide du Voyageur au Congo Belge et au Ruanda-Urundi”, version NL, éd. 1958 - Col. Gilbert Delepierre).



Les journées étaient bien remplies et heureuses ...
La vie était donc fort différente de celle menée en Belgique. Il y avait bien quelques contraintes, comme la chasse aux cancrelats, petits mais envahissants, l'obligation de faire bouillir l'eau, de la désinfecter au permanganate avant de nettoyer les légumes, et même de la filtrer, ou celle de prendre sa quinine très régulièrement. Mais, à côté de cela, beaucoup de belles choses, une grande impression de liberté et de sécurité.
Quand nous nous absentions, il était habituel de laisser la maison ouverte pour les compatriotes passant par là et qui auraient voulu faire une halte : inconcevable à l'heure actuelle !



Hippopotames dans la rivière Ruzizi



De g à dr : un Père, le Père Leterme, moi, Maman et Papa.
Devant : Françoise, Élisabeth, le Père Mario et Geneviève.



Moi, toute petite



Une classe de Papa, avec nous six

Pendant ces quelques années, nous avons aussi eu l'occasion de voir du pays. Voyageant parfois avec Sobelair, nous prenions le chemin des écoliers pour aller de Bruxelles à Bukavu, en passant par Léopoldville, où nous embarquions dans un plus petit avion.

De beaux voyages vers un paradis terrestre

Nous faisions des escales pleines de belles découvertes : Rome, Naples et Pompéi, Athènes, Casablanca, Beyrouth, Baalbek et ses temples romains, Le Caire et ses pyramides, Khartoum au Soudan (avec ses 40° la nuit, ses grandes orangeades bien connues des coloniaux belges, ... et un énorme scorpion dans l'aéroport !).
Dans l'avion, les hôtesses de l'air amenaient des peluches aussi grandes que moi, pour occuper les enfants. Elles nous laissaient distribuer des chewing-gums et des bonbons évitant d'avoir mal aux oreilles. Elles nous ont même fait visiter le cockpit !

Une époque décidément révolue ... Puis, c'était Bukavu, où nous étions comme dans un paradis sur terre ... Que de beaux souvenirs encore ! Par exemple, ma première communion, à laquelle le Père Mario m'avait préparée : seule avec ma famille et les Pères, dans la chapelle du collège remplie d'élèves congolais.

Ou une soirée au collège. Des danseurs Watutsi, avec leurs grandes plumes blanches, lance et bouclier, dansaient et chantaient au son du tam-tam et s'approchaient de nous, bien petites à côté d'eux, si grands et si fiers. Nous étions muettes de stupeur, d'émerveillement et de crainte.

C'était tout cela, la vie à Bagira et Bukavu ...

■ Christiane Dussart

Caché à Roasio, dans le nord de l'Italie

Un musée de l'Emigrant aux accents de Congo Belge

Dans la province de Vercelli en Italie, dans la plaine du Pô aux pieds des Alpes, se dresse le charmant village de Roasio. Composé de hameaux, Noca, Micheletti... dont les habitants portent le nom.

C'est ainsi que pour le hameau Noca, nous avons rencontré Christiane et Walter Noca qui ne sont pas parents ou pour le hameau Micheletti, Velia, la directrice du musée et notre ami Guido du même nom eux aussi mais sans lien de parenté.

Ils ont cependant en commun le fait d'avoir émigré avant et après la seconde guerre mondiale et d'être rentrés au pays momentanément ou définitivement en créant leur famille au gré de leurs péripéties, se mélangeant à d'autres migrants venus de l'Italie ou d'ailleurs !
Comme le veut la tradition en Italie, les émigrants restent en contact avec leur village d'origine. Pour certains, seul un feuillet mensuel ou annuel donne de leurs nouvelles.

Mais la population de Roasio est une exception ! Soudés à leurs origines, Ils ont formé chez eux un "comité de migrants" et après avoir loué une pièce dans un bâtiment du village pour y entasser des souvenirs, ce comité a racheté l'école en ruine, l'a transformée de fond en comble et le résultat est surprenant ! Un musée très intéressant est né. Ce musée, inauguré le 29 Mai 2010, offre aujourd'hui une façade avenante décorée des drapeaux des pays où les Roasiens ont émigré. Le rez de chaussée, d'un seul tenant, s'ouvre sur une très grande salle savamment décorée d'objets, lettres, documents, photographies et cartes dont beaucoup, ce qui nous intéresse particulièrement, proviennent du Congo Belge, nous permettant d'imaginer de petits morceaux de vie de "ces gens là, Monsieur" !
A l'étage une salle polyvalente permet d'organiser des séminaires, des expositions temporaires ou tout simplement des réunions d'anciens migrants.

Une idée de destination pour les anciens du Congo …

■ Marie-Andrée Chantrain





Marie-Andrée Chantrain et Anna Micheletti, examinant les documents d'archives.

Les Garimpeiros

L'instant est magique. L'aube naît, lueur diffuse, douce, couleur du miel qui progressivement surclasse un ciel bleu nuit encore étoilé. Les crapauds se sont tus. Dans le silence insondable et pesant du bush encore en léthargie, perdure le bruissement évanescent de la brise nocturne qui expire. Persiste aussi le lointain gazouillement des eaux d'une rivière.

Un quart du disque solaire tout en or s'extirpe avec majesté de l'horizon orangé encombré sur sa ligne de vaporeuses nuées étirées et violettes. L'astre du jour hésite encore à brandir ses flèches incendiaires mais ne peut contenir l'exubérance de trois d'entre elles. Sans pitié ces audacieuses irradient les plus hauts arbres de la canopée et réveillent du même coup quelques cercopithèques qui y nichent. Esclaves de leurs manies, les singes verts ne crient que le matin. Ils s'agitent dans ce décor de lambeaux forestiers et de savanes infinies et sonnent le réveil en cascade d'une faune endormie. Dans cette contrée de l'Angola, au nord du plateau de Lund et au sud de l'ancienne cité de Portugalia d'où elles sont nées, nombres de rivières développent leurs méandres et sinuosités dans ces terres vierges où la végétation tropicale est si dense qu'elle freine considérablement leur exploitation. Toutes ces rivières, une dizaine environ, ruissèlent parallèlement dans un même axe symétrique sud-nord, une voie commune qui les conduit d'Angola au Congo Belge où elles se jettent en fin de course dans le fleuve Kasaï. En franchissant la frontière, le cuilo deviendra kwilu, le cuango s'appellera kwango, la chikapa tshikapa, la ciumbe la tshiumbe, la luachima la langatshima, etc. Toutes traversent une zone diamantifère ou Kimberlétique qui se répartit entre 6°c et 10°c de latitude sud et entre 19° et 22° de longitude. Un territoire où le diamant a cheminé vers la surface du


Diamant sur kimberlite (roche volcanique)

sol en accompagnant les irruptions volcaniques d'une roche ultrabasique très dure d'origine profonde, baptisée Kimberlite ou "Blue Ground" en raison de sa couleur gris bleu. Au fil des âges, les agents atmosphériques ont érodé et altéré la Kimberlite en roche plus tendre de laquelle, sous l'action des intempéries, les diamants se sont libérés de leur gangue. Ils ont été entraînés par les eaux ruisselantes des rivières et se sont disséminés sous leurs parcours, notamment dans ce cas-ci dans la vallée de la Luachima où quelques gisements secondaires alluvionnaires incitent la convoitise de sociétés minières.

Le soleil s'est maintenant levé sur cette région angolaise subjuguée par une forêt vierge quasi infranchissable pour l'homme sinon en saison sèche quand le niveau des eaux est au plus bas et la végétation moins luxuriante.

Des rivières connues pour les pierres précieuses qu'elles charrient

Dans ce milieu les singes verbeux ou taciturnes, grimpeurs ou terrestres, voleurs ou rangés, familiaux ou sociaux, caudés ou non joignent à leur esprit vif et pénétrant une démonstration d'agilité et d'espièglerie sensée charmer l'entourage. Ils ne sont pas seuls. Dans un dembo voisin campent deux Garimpeiros portugais et leur escorte indigène de la tribu des Balunda.
Ils vont tenter de rejoindre leur base d'exploitation minière située dans un des coudes de la Luachima non loin du village de Chimane.
Les Garimpeiros (pilleurs de pierres) sont pour la plupart d'anciens ouvriers mineurs issus des entreprises de Camofuca au Camazambo qui se sont établis à leur compte.

Ils fouillent illégalement et pillent les gites primaires alluvionnaires existant dans les rivières de la région de Luanda connus pour le pourcentage élevé de pierres de joailleries qu'ils produisent. Ils tentent leur chance à la recherche du fameux gemme, ce stone de plus de deux carats monocristal dont le produit de la vente induit pour le Garimpeiros et sa famille l'espérance d'une vie meilleure et la possibilité d'échapper à la misère qui règne en Angola depuis l'insurrection de 1961.
L'exploitation clandestine des dépôts alluvionnaires par les Garimpeiros s'effectue de manière artisanale et archaïque en recherchant directement le diamant.
L'échantillonnage se réalise en remontant le cours des rivières par des prélèvements dans des puits creusés très espacés au départ et de plus en plus resserrés au fur et à mesure de la prospection d'aval en amont. Cette méthode ne peut se pratiquer qu'en saison sèche, les basses eaux rendant possible le prélèvement direct des graviers dans le lit même de la rivière, là où les conditions du terrain créent des niches favorables à la constitution du diamant. Les sinuosités brusques de la direction du courant, les méandres serrés de la rivière, les tourbillons et les marmites qu'ils créent sont autant de conditions propices aux alluvionnements.


Photo Jorge Silva/Reuters

Les expéditions des Garimpeiros ne sont pas exemptes de danger. Outre l'hypothèse de subir le tir de gardes armés chargés de les traquer sans pitié, s'ajoutent les remontées souvent pédestres du courant des rivières infestées de sauriens, et les aléas éprouvants de plusieurs semaines passées dans le milieu hostile de la forêt équatoriale et de la savane arborée.
Pour l'heure, Garimpeiros et Balunda émergent des brumes du sommeil d'un court repos nocturne bien mérité passé à même le sol du dembo et vaquent aux préparatifs de levée du camp. Les deux blancs angolais sont vêtus de hardes de récupération d'uniformes militaires, bottes de cuir, chapeautés de sombreros, et armés de fusils.
Quant aux noirs dont la tâche principale est le transport à dos d'homme des bagages et du matériel, ils ne portent pour tout vêtement qu'un simple pagne en écorce de ficus qui leur ceint les reins et sont coiffés de plumes grises d'outarde et armés de machettes ou coutelas.
Un des Garimpeiros a tiré un coup de feu, provoquant les véhémentements et la panique au sein de la gent simienne en démonstration acrobatique matinale dans les galeries suspendues de la canopée ... et la chute vertigineuse d'un patas, un singe rouge aux callosités fessières énormes qui se termine dans les matitis où il git, blessé à mort.
L'exploit du tireur est aussitôt salué par les vivats des membres de l'escorte et



ils constituent la seule oraison funèbre adressée au malheureux primate. Sans autre cérémonie, les Balunda dépècent séance tenante le mourant à coup de machette. Abattis et abats sont réservés pour la dégustation après cuisson sur cendres rougies d'un prochain repas et enveloppés dans les larges feuilles vertes de musacées.

Les battements sourds du tamtam peu audible pour une ouïe peu exercée

Le soleil a déjà dégainé tous ses rayons et l'expédition aurait dû reprendre sa progression dans le bush mais les plus anciens des porteurs, dont le vieux capita, manifestent une ferme opposition à repartir, pire, ils veulent rebrousser chemin. Entre Angolais blancs et noirs la discussion est vive. La palabre s'impose. Les raisons invoquées par les récalcitrants font référence à l'observation des signes avant-coureurs d'un important incendie de forêt en gestation. Le capita pointe la présence lointaine à peine perceptible d'une colonne verticale de fumée noirâtre qui s'élève à contre-jour aux confins de l'immensité du bush et qui brusquement s'incurve puis se dissout dans l'atmosphère d'un ciel azuréen. Autres sujets d'inquiétude : le SOS prémonitoire du coucou inhabituel à cette heure matinale ; les volées en groupes de républicains qui à tire d'ailes foncent vers le sud ; les essaims entiers d'abeilles qui abandonnent leurs ruches suspendues ; les mouvements inusités d'herbivores que l'œil exercé des indigènes a repérés dans les pans de savane arborée qui infiltre la forêt au nord ; l'exaltation des singes et l'hystérie collective qui les gagne ; les battements sourds du tamtam peu audible pour une ouïe peu exercée mais aux messages tellement révélateurs pour ceux qui savent les interpréter.
Les deux Garimpeiros ne veulent rien entendre des crai évoquées par les anciens de l'escorte, menacent de leurs armes les rebelles, les contraignent à quitter le dembo et à progresser dans la forêt en direction de la vallée de la Luachima.
Deux jours plus tard, les tourbillons de fumée vrillaient aux quatre coins de l'horizon, tandis que des amas légers de fibres noires voletaient dans un milieu grisâtre, comme s'il tombait des flocons de neige noire.
Des relents de cendres estompaient les fragances habituelles d'une brousse dont les derniers remparts feuillus cédaient à la voracité des flammes.
Des arbustes s'embrasaient en gerbes de feux d'artifices et leurs moignons que l'incendie leur avait laissés se tordaient sous l'incandescence de l'enfer.
Les géants de la forêt se consumaient par l'intérieur abandonnant au souffle infernal un cœur parfois séculaire.

Dans ce décor d'apocalypse où ne rougeoyaient que les cendres de la calcination, tout était noir, désespérément noir, plus une feuille, plus une herbe, plus le moindre soupçon de chlorophylle, plus de traces d'êtres vivants. Seuls avaient été épargnés les abords des rivières et quelques marais avoisinants, havres de salut pour quelques herbivores miraculés.

Indifférentes à la laideur de ses rives, la Luachima clapotait joyeusement, surfant sur son lit d'alluvions et couvant jalousement quelque précieuse gemme objet de tant de convoitises des Garimpeiros.

■ Paul Roquet


Photo Francis Deboffe

Des arbustes s'embrasaient en gerbes de feux d'artifices et leurs moignons se tordaient sous l'incandescence de l'enfer.

Calendrier 2013

Tableau des événements organisés par Mémoires du Congo, RAAV, ASAOM, CRAA, ARAAOM et AKIMA.

Il est fait mention de ces manifestations dans les éditions régionales de la revue.

AG (Assemblée générale), MO (moambe), CH (choucroute), BA (Bonana), JS (journée du souvenir), CG (gastronomie), FR (fête de la rentrée), PR (projection), (RA (retrouvailles annuelles).

2013	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
RAAAV					15 MO		20 JS		
ASAOM	13 AG		30 JS			15			
CRAA		16 AG	16 JS						7 MO
MDC	Forum	14 PR	11 PR	Forum		Forum	8 PR	12 PR	10 PR
ARAAOM*		26 CG			25 FR		6 JS		15 BA
AKIMA**		04 RA							

* Pour l'ARAAOM s'ajoute le coin des gastronomes (CG) qui vient de démarrer sur le thème de repas africains sympas. Cette formule a déjà été tentée avec succès. Le 26/5 : caldérade (origine portugaise, très appréciée au Bas-Congo et à Kinshasa). D'autres dates pourront être choisies en fonction de la demande du groupe (buffet africain, repas de chasse) et en fonction des disponibliltés du calendrier. La proposition sera faite dans le Tam-Tam de mars.

** L'Amicale des Anciens du Kivu, Maniema et Albertville organisent leurs retrouvailles annuelles au Motel de Nivelles-Sud à partir de 11h30 (Contact : Mme Despat, 02 375 12 42).

Activités

Projections de Mai et Juin 2013

Dans le bâtiment annexe du Musée de Tervuren (bâtiment CAPA) environ 200 mètres à droite en venant de Bruxelles, après les 3 bâtiments principaux du musée et le parking de l'éléphant.
Adresse : Leuvensesteenweg 17, TERVUREN.
Auditorium au 3ème étage. Le parcours sera fléché.

Accueil dès 9H30.
Interruption de 12 à 14h00 : moambe à la cafétéria du Musée.
Prix à payer sur place : 22 euros.
Moambe : 18 euros + participation à la location de la salle : 4 euros.
Pour les personnes ne prenant pas la moambe, participation à la location de la salle : 5 euros.
Le café est actuellement distribué par le propriétaire de la salle et payé séparément.
Votre paiement sur notre compte : 363-0026918-89 (ou IBAN : BE45 3630 0269 1889 – BIC : BBRUBEBB) fait office de réservation. Il doit nous parvenir au plus tard cinq jours ouvrables avant le jour de la projection.

Attention : au-delà des 60 premiers inscrits, la moambe ne sera pas garantie.
Si des personnes non-membres sont invitées, il nous serait agréable d'en connaître les coordonnées. Nous vous en remercions d'avance.

info@memoiresducongo.be
www.memoiresducongo.org
02 649 98 48

Mardi 14 mai

10h15 : Jean Cordy. Administrateur de Territoire à Madimba. Il donne des cours de droit à l 'Ecole des Sciences Administratives à Kisantu. Deuxième terme dans un centre extra-coutumier de Léopoldville, cité Léo II aujourd'hui Kitambo...

11h15 : Marie de Schlippe nous conte la vie de ses parents partis en 1928 dans le Haut Uele. Son père, agronome, est chef de plantation qui requiert toute son énergie...

14h00 : *"Congo River",* film de Thierry Michel.
Ce film nous fait remonter, de l'embouchure à la source, le plus grand bassin fluvial du monde, celui du Congo. Tout au long de ses 4.371 km, nous découvrons les lieux témoins de l'histoire tumultueuse du pays.

Mardi 11 juin

10h15 : Yves Burhin. Départ de ses parents en 1923. Il naît en 1928 et rentre en Belgique en 1950 pour entamer ses études supérieures d'ingénieur technicien. Il retourne ensuite travailler dans les paysannats indigènes.

11h15 : André Folon. Père Jésuite parti à Léopoldville en 1937 pour fonder le Collège Albert 1er. En 1947, il est envoyé au Collège Kiniati près de Masi Manimba...

14h00 : "*L'Affaire Chebeya*", film de Thierry Michel.
Le 2 juin 2010, Floribert Chebeya, militant congolais des Droits de l'Homme et directeur de l'ONG " La voix des sans voix" , est retrouvé assassiné dans sa voiture. Thierry Michel est témoin de ce procès controversé.

Témoignage

Dans les coulisses de la Table Ronde de 1960

Après mon année d'étude à la New York University et mon séjour à la maison internationale des étudiants étrangers, j'avais été amené à entreprendre, en 1952, une tournée de conférences à travers les Etats-Unis (33 Conférences et six interviews à la télé et à la radio) dans des universités, high schools, clubs et chambres de commerce, en vue de mieux faire connaître le Congo aux Américains et recueillir des informations sur les questions qu'ils se posaient.

Encouragé et documenté par Mr. Rijckmans, ancien gouverneur général du Congo, j'en avais ramené un rapport au Gouvernement belge de l'époque, sur l'opinion, non seulement américaine, mais aussi d'étudiants venus du tiers monde, rencontrés à la maison internationale des étudiants à New York.

Ce rapport faisait part de l'ignorance dans laquelle baignait cette opinion à propos des réalisations belges au Congo et, d'autre part, de la pression qu'elle exerçait pour, qu'au plus vite, nous accordions l'indépendance à ces populations soi-disant "opprimées" par ces "affreux" colonialistes.

Une commission avait été créée au Ministère des Colonies pour examiner le contenu de ce rapport et envisager les mesures à prendre. Elle décida de m'envoyer au Congo pour y faire une tournée de conférences, sous les auspices de l'Union Africaine des arts et des lettres, pour informer les gouverneurs de province et les coloniaux de ce que l'on pensait de nous à l'étranger et ce que l'étranger attendait de nous pour confier davantage de responsabilités aux Congolais. Absolument aucune directive ne m'avait été donnée quant au contenu de mes exposés.

Léopold III : une bonne connaissance du Congo

Je passe rapidement sur cet épisode, qui m'a permis de réaliser le film "Réalités Congolaises", pour en arriver à l'entretien que j'ai eu fin 1954 avec le roi Léopold qui, à ce moment-là, préparait le roi Baudouin à son premier voyage au Congo en 1955.

Rencontre de plus de deux heures au château de Laeken. J'ai eu devant moi deux interlocuteurs concernés par ce que je leur ai dit en parcourant le rapport remis au ministre des Colonies de l'époque Mr. Dequae.

J'en ai retiré l'impression que le roi Léopold avait une bonne connaissance du Congo et de la politique qui s'y menait. Il voyait venir les évènements et tenait à ce que son fils Baudouin en soit informé de première main. Certains ont parfois reproché le voisinage de Léopold et de Baudouin à Laeken. Il est pourtant heureux qu'il en ait été ainsi. Le roi Léopold tenait à apprendre à son fils Baudouin son métier de roi. Le voyage soi-disant touristique que le roi Léopold a effectué au Congo avant 1960, avait également pour but d'informer son fils Baudouin (j'en ai eu la confirmation par un journaliste très près de la Cour). En fait, nos rois paraissaient mieux informés que nos politiciens et allaient sur le terrain.

Mais que pouvaient-ils faire ? C'est à une intervention personnelle du roi Baudouin que le film "Réalités congolaises" fût édité en cinq langues par le Centre d'information du Congo et distribué dans les ambassades.

Ce qui m'a également étonné dans les exposés qui ont été faits lors de la Table Ronde, c'est qu'il n'a guère été question des pressions d'une certaine opinion belge gauchiste qui se manifestait au sein de la FGTB, noyautée par les communistes totalement aux ordres de Moscou (on est en pleine guerre froide). Moscou était prêt à tout pour arriver à ses fins en Afrique.

A l'époque, j'étais directeur commercial de la plus importante usine belge d'ascenseurs (Jaspar à Liège). J'entendais ce que disaient mes syndicalistes qui sont allés jusqu'à perpétrer des sabotages pour faire pression sur le Gouvernement belge afin de l'amener à céder aux revendications des Congolais et l'empêcher d'envoyer des militaires au Congo.
A cette époque la France avait mobilisé 400.000 soldats pour sa guerre d'Algérie, après avoir perdu celle d'Indochine. La conférence de Bandoeng orchestrait la révolte contre les pays colonialistes, tous mis dans le même sac.
Jusqu'en 1958, j'avais tenu pendant cinq années pour Mr. Dequae, an-

cien ministre des colonies, un bureau de relations publiques à New York pour promouvoir les intérêts de l'industrie belge du lin. J'étais resté en rapport avec lui au moment des discussions de la Table ronde. L'agitation qui régnait en Wallonie à l'époque lui faisait craindre, ainsi qu'à ses anciens collègues, un nouveau divorce entre le nord et le sud du pays. On ne voulait plus le renouvellement d'une nouvelle affaire royale. Mais on ne parlait jamais de cela.

Des politiciens congolais, conscients des divisions dans l'opinion publique belge

Au Congo, le ministre Buisseret avait exporté la guerre scolaire belge. Les syndicats se précipitaient pour faire comprendre aux Congolais qu'ils étaient exploités et que le moment était venu pour eux de présenter leurs revendications. Les politiciens congolais étaient conscients des divisions dans l'opinion publique belge. Des Belges aux opinions anticolonialistes se sont mis à leur service. Je les ai vus à l'œuvre à l'occasion de rencontres organisées à l'intention des politiciens congolais participant à la Table ronde.

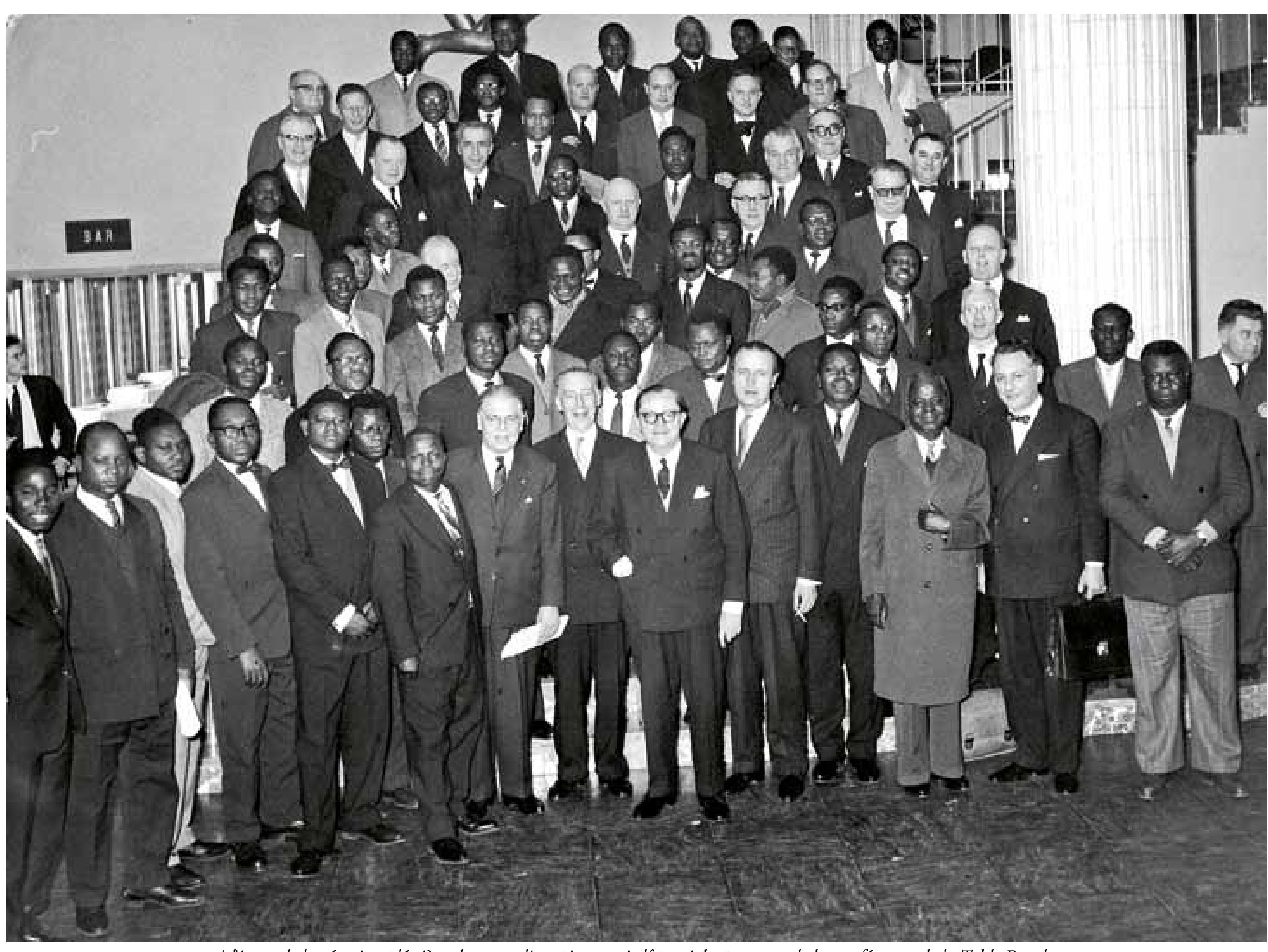
L'opinion publique belge était mal informée de la forme de colonialisme appliquée au Congo et de ce que celle-ci avait apporté à ce pays. En 1958, mon nom avait été proposé pour m'occuper de l'information sur la politique coloniale à cette époque troublée.

Il fut rejeté parce que compromis par ma collaboration avec Mr. Dequae, à l'opposé des opinions politiques de Mr. Buisseret. C'est à un jeune Liégeois sans aucune expérience coloniale que fut confié le soin de l'information sur la politique qu'il comptait mener.

La Table ronde s'est organisée sous de très mauvais auspices. Les Coloniaux vivant au Congo ne pouvaient se rendre compte de l'état de l'opinion belge à cette époque.

C'est la raison pour laquelle je pense que cela les intéressera de leur faire part de ces informations et du climat révolutionnaire qui régnait à cette époque en Belgique, notamment en Wallonie.
C'est un Wallon de pure souche qui l'a vécu et qui tenait à le dire.

Robert Bodson



A l'issue de la réunion plénière du samedi matin et qui clôturait les travaux de la conférence de la Table Ronde, les ministres et délégués belges et congolais ont posé pour la photo officielle. (Photo Publi Press 20/02/1960).

André Vleurinck n'est pas d'accord...

A propos du livre de David Van Reybrouck

"Rebuté à la vue des 700 pages de la "brique" et méfiant au souvenir de ce que peuvent être les écrits de romanciers/journalistes qui se prétendent historiens, il n'avait aucune envie de le lire. Mais il s'est laissé convaincre et voici ce qu'il en pense ..."

L'INTRODUCTION où, en page 18, l'auteur précise son désir " ... d'écrire ... un livre sur l'histoire du pays ... " m'a cependant vite ramené à la réalité du but recherché. Sachant par expérience que, plus elles sont douteuses ou partisanes, nombre de thèses historiques se parent d'une couverture bibliographique dont l'abondance importe plus que la qualité, j'ai alors commencé ma lecture par cette rubrique. Une longue liste de vingt-cinq pages, où j'ai relevé assez de noms de valeur, m'a incité à persévérer.
La page 19, où l'auteur entendait surtout "donner la parole à autant de voix congolaises que possible ... témoins vivants, des personnes désireuses de partager ... le récit de leur vie ... ce que l'on recherche rarement dans les textes ...", m'a laissé songeur. Comment trouver de tels témoins, en particulier ceux "de la période antérieure à la seconde guerre mondiale" ? Où les chercher posait moins de problèmes quand on sait, en Belgique, que pour connaître l'opinion des "Congolais ", il suffit d'interroger les citoyens de grands centres urbains, Kinshasa en premier lieu. De fait, c'est là qu'a été découvert, en 2008, le témoin providentiel. S'il ne se souvenait plus du nombre de ses épouses, le vieux Nkasi savait qu'il était né en 1882 ! A 126 ans, "il parlait d'événements des vingt dernières années du XIXe siècle qu'il ne pouvait connaître que pour les avoir lui-même vécus". Suivait ensuite une intéressante remontée dans le lointain passé de l'Afrique centrale, à juste titre, décrite comme "une région sans écriture, mais pas pour autant sans Histoire".
De ses premiers pas, il y a quelque quatre millions d'années, cette longue histoire de l'homme nous amène à celle de l'arrivée des Portugais au royaume de Kongo en 1482. Avec eux, les fétiches d'une religion nouvelle, suivis bientôt de plantes alimentaires venues d'Amérique.
Le XVIe siècle voit aussi s'ouvrir des possibilités nouvelles à l'esclavage local. La marchandise humaine devient exportable. A partir du XVIIIe, la traite atlantique, qui a pris des proportions énormes, se poursuit jusqu'aux environs de 1850.
Les incontestables activités commerciales qui en découlent, étendues "jusqu'au fin fond (?) de la forêt équatoriale", auraient entraîné l'apparition d'une caste de "marchands importants (et) armateurs fluviaux (dont) les énormes canoës acheminent ... esclaves (et) ivoire (jusqu'au) grand marché de Kinshasa". Tableau embelli par l'imagination du romancier ou celle de ses conteurs ?
A l'histoire de ce monstrueux commerce qui, au moins partiellement, a entraîné la désagrégation du grand royaume du Kongo, il eut sans doute été logique d'ajouter que sa destruction finale a été l'oeuvre des Bayaka du Kwango.

Chapitre 1, **NOUVEAUX ESPRITS** où figurent nombre d'affirmations "discutables".
P. 50 : "Msiri, un négociant de la côte Est" ! Curieux positionnement de l'Unyamweji.
P. 51 : La percée afro-arabe "jusqu'au coeur de l'Afrique ... initiative possible parce que les structures du pouvoir à l'intérieur ... s'étaient décomposées ... du fait de la traite européenne. Il ne restait pas grand chose des royaumes indigènes jadis si puissants". Quid de l'empire lunda et ses essaimages Ouest (Kasongo Lunda au Kwango) et Est (Kazembe au Luapula) ? Le royaume des Bakuba au Nord Kasaï n'était-il pas encore assez puissant pour assurer un refuge aux Baluba du Sankuru que pourchassait Gongo Lutete ?
P. 52 : "Livingstone ... prétendu médecin, missionnaire et explorateur" !
P. 53 : « ... Tippo-Tip pouvait pénétrer dans de nouveaux territoires découverts avec Stanley."N'était-ce pas Stanley qui avait eu besoin de l'aide de Tippo-Tip ? "... Stanley ... après une succession de cataractes ... prit congé de Tippo-Tip". Oublié que la séparation s'était faite aux environs de Kindu à 600 km au sud !
P. 56 : "Msiri ... à la tête d'un royaume qui dépendait du sultan de Zanzibar" ! Huit années d'études pour ignorer que Msiri, un conquérant venu de l'Unyamweji, ne dépendait en rien du sultan.
Ses activités commerciales, en concurrence hostile avec celles des Arabes et Wangwana de l'Est, étaient essentiellement tournées vers l'Angola d'où lui provenaient armes et munitions !
P. 61 : "La traversée de Stanley ... avait ouvert la forêt équatoriale aux chasseurs d'esclaves afro-arabes". Comment la descente rapide du fleuve pouvait-elle constituer une ouverture aux lointaines forêts du bassin congolais ?
P. 62 : "Les esclaves des marchands afro-arabes ne se retrouvaient pas dans de grandes plantations...comme c'était le cas en Amérique. Certains récoltaient des clous de girofle à Zanzibar mais la plupart devenaient domestiques chez de riches musulmans ..." Oubliées les victimes abattues sur place ou qui, sur de sinistres pistes, étaient, par millions, mortes de faim, de soif, d'épuisement, de maladie ou sous les coups.

Chapitre 2, **UNE IMMONDE SALOPERIE**
Le Congo sous Léopold II - 1885-1908
P. 80 : "De 1885 à 1890, l'histoire se déroula dans un calme relatif. Tout n'était pas paisible pour autant. Dans certaines régions, se produisaient de violentes émeutes ... Ces incidents survenaient souvent dans des régions périphériques comme certaines parties du Katanga ..." Le Marinel, le premier Belge de l'E.I.C. à se rendre au Katanga, n'y est pourtant arrivé qu'en 1891 !
P. 81 : En dépit du titre de ce chapitre, les motivations du souverain sont présentées avec une étonnante modération. Ainsi : "Léopold consacrait une partie de sa fortune ... à son Etat. Les éventuels profits qu'il en espérait ... n'étaient pas destinés à (le) développer ... mais à être transférés, ... vers Bruxelles. Il utilisait un de ses Etats ... pour donner de l'élan à l'autre ..." Ou encore, au sujet du caoutchouc : "L'idée fausse se répandit qu'au Congo une pratique courante était de trancher la main des vivants. Cela arrivait, mais moins systématiquement qu'on ne le pense souvent."
P. 87 : Retour sur l'histoire du "commerce sur le fleuve, qui avait été pendant près de quatre siècles entre les mains d'armateurs locaux ... "
P. 101 : "De 1891 à 1894, la force publique entreprit ... les campagnes arabes". La campagne arabe a débuté en mars 1892 en réponse au massacre de l'expédition (commerciale) Hodister, l'assassinat du sous-lieutenant

Michiels à Bena Kamba et la destruction de tous les postes de l'Etat sur le Lomami, événements suivis par l'attaque, en direction de Lusambo, de Gongo Lutete, le régisseur du domaine "Utetela" de Tippo-Tip. Gongo Lutete, battu, renie ses maîtres arabes et passe au service de l'EIC. Sommé par Sefu, le fils de Tippo-Tip, de livrer l'esclave renégat, Dhanis refuse, en dépit des instructions de Boma. Avec l'aide de Gongo, il défait successivement les bandes armées de Sefu, puis de Mohara et sa contre-offensive l'amène à s'emparer de Nyangwe, puis de Kasongo en avril 1893.
P. 101 à 103 : La conquête du Nil, rêve obsessionnel de Léopold II, nous est abondamment commentée : "Dès 1886, Léopold y envoya Stanley pour ... délivrer Emin Pacha ...". N'est-il pas notoire que Stanley était envoyé par l'Angleterre qui lui avait organisé le voyage de Zanzibar à Matadi ? Lors de l'aventureuse expédition Dhanis qui, en 1897, devait aboutir à la révolte de Dirfi, "Les officiers belges ... faisaient enterrer vivants les chefs indigènes". Détail atroce qui aurait enchanté Hochschild ! Qu'en pensent les historiens ?

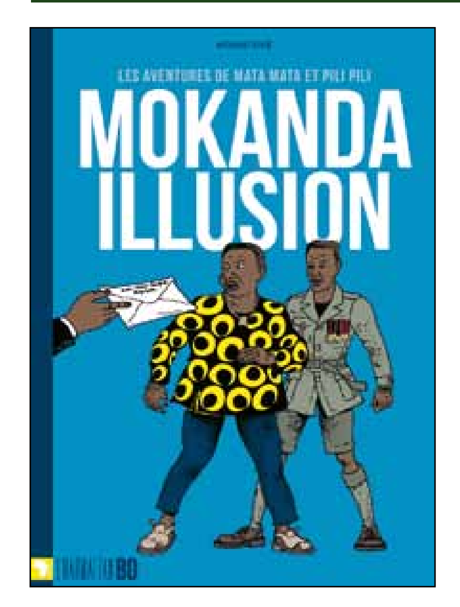
Chapitre 3 : **LES BELGES NOUS ONT DELIVRES**
Premières années du régime colonial 1908 -1921
S'il est évident qu'après 1908, "il n'y eut pas de rupture totale" avec la situation précédente, il semblerait correct de rappeler que celle-ci était loin d'être faite des seules «atrocités" imputées à Léopold II et à ses agents, belges de préférence. Le conglomérat congolais n'était-il pas alors confronté aux immenses problèmes politiques, sociaux et sanitaires survenus ou révélés à l'occasion de son entrée brutale dans le monde ? "Le demi-siècle belge ... se caractérisa ... par une extraordinaire dynamique, et pas seulement ... de " progrès" mais ... aux multiples facettes d'une époque pleine de tensions, de conflits, de frictions. En 1908, ... les membres du gouvernement belge conçurent un appareil de pouvoir nouveau." Création de : Conseil colonial, Commission pour la protection des indigènes, budget spécifique ... mais aussi : bureaucratie et pouvoir très administratif et centralisé ... en grande partie exercé par des personnes qui ne s'étaient que rarement, voire jamais, rendues au Congo." Pourquoi omettre le voyage du prince Albert en 1909, où le futur roi, à pied, en bicyclette ou en baleinière, a traversé tout le pays, examiné d'un œil critique toutes les situations rencontrées et ramené de son périple un journal de voyage où se révèlent son souci du bien-être des populations et des mesures à prendre pour y parvenir ? Pourquoi oublier le voyage d'étude de son ministre Renkin et ignorer la démarche du roi qui, en 1913, avec l'aval de son ministre, recommandait une "nécessaire décentralisation" du pouvoir métropolitain ? A ce stade, l'auteur ne se contente pas d'oublis. Il affirme.
Dans son désir de "colonisation scientifique", le pouvoir utilise "la médecine tropicale" pour en faire : "un puissant instrument au service du colonialisme". Dans les lazarets (créés également pour entraver la dissémination d'épidémies telle la maladie du sommeil) "Toutes sortes de traitements étaient essayés comme l'atoxyl qui entraînait plus souvent la cécité qu'une guérison". "Les lazarets ne suffisaient pas. Il fallait contrôler les déplacements de tous les Congolais ... même en bonne santé" Mesure qui aurait fait disparaître toute notion d'entité ethnique !! "Des équipes médicales ... partirent dans les villages pour examiner des centaines de milliers de personnes. L'Etat, c'était l'aiguille ... qui pénétrait dans votre peau et y injectait un quelconque poison secret." !!!
Dans un des domaines où les plus acharnés détracteurs de l'œuvre coloniale belge ont de la peine à convaincre, figure l'action médicale. Le docteur Lapeyssonnie, dans "La Médecine Coloniale", ouvrage essentiellement consacré aux réalisations françaises, réserve un chapitre au Congo Belge où il souligne que "le nombre de médecins et praticiens de santé publique ainsi que la densité des établissements y atteindront des valeurs que l'on ne retrouve dans aucune autre colonie européenne."
A peine moins maltraités que les médecins, les ethnologues se voient reprocher d'avoir, par leurs études, inventé le tribalisme. Quant aux missionnaires, leurs écoles "devinrent des petites usines à préjugés tribaux". Le roi Albert ne pouvait non plus être épargné. De son passage au Katanga en 1909, ne sont retenus que les commentaires bilieux d'un certain André Yav qui aurait habité Elisabethville en 1910.
Rappelons que les premières tentes et huttes de la "ville" ne sont apparues sur le plateau inhabité et sans nom qui surplombe la vallée (vide de tout village) de la Lubumbashi qu'à l'arrivée du premier train venu du sud, le 27 septembre 1910. Dans ses souvenirs, rédigés en 1960, ce Yav, survivant d'un "capitalisme impitoyable" affirme que "Le roi Albert 1er était bien pire que Léopold II qui, au moins respectait les lois de l'Afrique et du Congo", et que "A l'époque de Léopold II, les boys mangeaient à une seule table avec les Blancs".
A qui s'interrogerait sur les raisons profondes qui motivent l'auteur dans son dénigrement systématique de ce que la Belgique a fait de mieux au Congo et, en particulier dans l'image, habilement prêtée à un Africain, du plus prestigieux de ses représentants, je n'ai trouvé qu'une explication.
Après Léopold 1er , le fondateur du pays et Léopold II, le créateur d'un empire, le Roi Chevalier, universellement admiré, est devenu l'emblème d'une dynastie sur qui repose l'union des peuples qui composent la Belgique.
Ce symbole dynastique, dernier rempart à la survie d'un pays aujourd'hui menacé, doit disparaître. Commençons donc par le salir et, pour ce faire, tous les moyens sont bons.

Ai-je tort ou raison ?
Ou les deux à la fois ? ■

Un avis extérieur

"J'ai lu, souvent avec agacement mais néanmoins avec intérêt, ce livre qui a, au moins, le mérite d'exister. Sans douter est-ce pour cela que tant de lecteurs, ignorants du passé de ce pays, l'ont salué. Il faut reconnaître que c'est une vaste fresque, trop vaste peut-être. Bien des partis-pris et des imprécisions, sinon des erreurs, peuvent y être relevés, souvent au détriment des réalisations belges. Faire d'Inga une entreprise de Mobutu, par exemple, est assez risible.
Par ailleurs, intituler un chapitre de l'édition originale een duivelse vuiligheid (en français "une immonde saloperie") qui s'avère être une citation d'un jésuite sur les "fétiches" des Africains, prête désagréablement à confusion. Par contre, il faut admettre qu'il présente sans indulgence la trajectoire météoritique de Lumumba. Mais je suis bien d'accord avec vous à propos des nombreuses et regrettables lacunes de sa pourtant abondante bibliographie.
Et que penser du crédit accordé par l'auteur à ses nombreux témoins africains, trop souvent centenaires...pour donner au lecteur l'impression du "vécu"!
Bref, il est peut-être dommage que ce livre ait été accueilli comme une révélation par un public le plus souvent peu averti. Car ce n'est pas un ouvrage historique, mais, comme son auteur l'a lui-même intitulé, c'est Une histoire."

Liane Ranieri
Historienne



Mokanda illusion
album BD,
par Mongo Sisé,
Ed. L'Harmattan, 80pp.

Comme le dit l'éditeur en quatrième de couverture, cet album, écrit par un Africain sur l'Afrique du 21e siècle, "n'est pas comme on l'imaginait en 1960, lors de la décolonisation".
Ce regard sans indulgence sur un univers en pleine turbulence, qui, comme un navire sans capitaine, ne sait où il va, démontre que l'espérance est, au cœur des populations, le seul moteur de survie. Dans "Mokanda Illusion", tout l'avenir du groupe humain que l'auteur nous présente est suspendu à l'arrivée improbable d'une lettre d'Europe.
Mongo Sisé, considéré comme précurseur de la BD en Afrique, y fait preuve de cet humour truculent propre à ses congénères qui a, si souvent, fait les délices des coloniaux.
L'album que l'éditeur propose aux lecteurs est un inédit, tiré des archives de Sisé, dans ses deux versions successives, ce qui élargit d'autant l'intérêt de cette publication.
Tous y trouveront de quoi enrichir leur connaissance du peuple d'Afrique centrale, si tant est que nous puissions jamais le connaître…

■ M.M.Arnold

Un pays débiteur du droit



Il fut une époque où les territoires étaient conquis et gardés par la force des armes uniquement. Cela ne se fait plus; pas aussi ouvertement ni impunément. On doit désormais y mettre de la manière et rester "politiquement correct". Le Congo illustre ce cheminement du "droit de la force" à la "force du droit".

Car pour acquérir l' immense territoire de la colonie, Léopold II n' avait ni l' argent ni les troupes armées qui auraient été nécessaires; il avait misé sur le "droit" en rassemblant des centaines de contrats "juridiques" avec les autorités traditionnelles qui lui faisaient allégeance, puis sur l'Acte de Berlin et les traités bilatéraux qui ont fixé les frontières d'un pays de 2,4 millions de kilomètres carrés.
C'est à la même époque que furent jetées les bases de ce qu'on appelle "l'état de droit", un système où le droit prime et où le pouvoir public doit aussi se soumettre aux lois. L'aventure coloniale prit fin en 1960, non pas à la suite d'une guerre de libération, mais pour honorer un principe de droit, celui des peuples de disposer d'eux-mêmes. Par la suite, jamais le Congo indépendant n'a eu les moyens de défendre sa souveraineté ou son territoire : tous les avions qui le survolent respectent son espace aérien alors qu' il n' y a jamais eu de chasseurs ou de missiles pour les intercepter ou les détruire. C'est le droit international qui fournit au pays les bataillons de soldats et les équipements militaires qui lui manquent.

En quête d'un état de droit

Il est donc étonnant qu'un pays qui est redevable au droit ne le respecte pas. Les abus, dictatures, guerres, anarchie, insécurité, impunité, etc indiquent davantage un "état sauvage". Même ceux qui profitent de la loi de la jungle finissent par s'en lasser. Tous souhaitent l'instauration d'un "état de droit". Jusqu'ici, la volonté politique manque et les critiques restent emprisonnées par l'évocation de principes abstraits. En réalité, dans un aussi vaste territoire aux populations aussi diversifiées et sans lien de prédominance ou d'assujettissement, les dirigeants du pays sont contraints à organiser leur "légitimation" en recourant à des constitutions sur mesure, à des élections sur mesure, à des lois sur mesure.
Tout leur pouvoir est basé directement et uniquement sur des lois : c'est un acte juridique qui nomme un policier, un magistrat, un ministre ; ce sont des lois qui indiquent la nature et l'étendue de l'exercice de leurs pouvoirs. Sans ces cadres juridiques, le policier, le magistrat ou le ministre est un individu quelconque, même dans un système d'autocrates et d'apprentis dictateurs. Désormais, on peut dire au pouvoir : "vous êtes des créatures de la loi", "la loi est votre père et votre mère", "respectez donc le père", "ne violez pas la mère" !
Comprendront-ils ce langage ? Une institution existe pour les y contraindre : la Cour Constitutionnelle qui vérifie la conformité des lois et des grandes décisions. La Belgique en a été dotée en 1980 (comme Cour d' Arbitrage), mais elle l' avait créée au Congo vingt années auparavant, en 1960 ! Dans sa nouvelle formule, tout Congolais peut s'adresser à la Cour Constitutionnelle, et ce recours est gratuit. C'est ce que j'explique dans mon nouveau livre que je dédie à Alphonse Mpaka Nsusu.
En 1978, ce monsieur avait contesté que Mobutu impose un parti unique et qu'il soit le candidat unique à la présidence. Il avait saisi la juridiction constitutionnelle pour violation de droits fondamentaux. Il serait vraiment étonnant qu'il n' y ait pas de gens aussi courageux en 2013 pour miser, comme Léopold II, sur l' état de droit.

■ Marcel Yabili

État de Droit : les contrôles de constitutionnalité par la Cour Constitutionnelle, les Cours et les Tribunaux par Marcel YABILI
336 pages, 30 Euros.
Editions : Presses Universitaires de Lubumbashi
En vente à Bruxelles chez Libris-Agora (Espace Louise) et Kin Exopress Local 43 galerie d'Ixelles-Matonge.

Philippe Piron, notaire à Mons, aujourd'hui décédé, livrait en mai 2005 quelques considérations sur les codes et lois du Congo, dont la pertinence vient aujourd'hui éclairer l'article de Marcel Yabili sur le droit judiciaire constitutionnel congolais.

Nous pensons utile de vous livrer sa réflexion en marge de l'analyse de Marcel Yabili.

Le législateur belge s'est attaché à donner aux Congolais, conformément à la formule de Solon "non pas les lois les meilleures mais les meilleures qu'ils pouvaient supporter" (Pierre Piron, Livre Blanc de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1962).

Léopold II n'a pas voulu imposer brutalement aux Congolais la juridiction des tribunaux de conception européenne et leur a laissé le choix de recourir aux anciennes règles coutumières applicables localement ou à celles du droit nouveau dans ses "Instructions" d'avril 1889 aux officiers du ministère public et aux juges territoriaux (Rec. Us., I, 324 et 330). (Pierre Piron, l'indépendance de la magistrature et le statut des magistrats, A.R.S.O.M, Bruxelles, 1956).

Les lois nouvelles régissant tout le territoire ont été publiées dans des Codes à une époque où beaucoup de pays dans le monde n'en connaissaient pas, notamment :

- "Les Codes du Congo" par Hébette et Petit en 1892;

- "Recueil usuel de législation 1876-1909" par Lycops et Touchard;

- "Lois en vigueur dans l'Etat Indépendant du Congo" par Louwers en 1905 et 1906;

- "Répertoire pratique de la législation coloniale belge" 15 tomes annuels de 1943 à 1957 par Strouvens, Piron et Devos;

- "Les Codes et Lois du Congo Belge" par Louwers en 1914, par Louwers, Kuck et Pétillon en 1923 et 1927, par Strouvens et Piron en 1943 et par Piron et Devos en 1954 et 1959.

L'édition de 1954 a été saluée à Paris par le Journal des Tribunaux d'Outre-Mer en ces termes : "Ce qui est fait avec éclat par un Etat d'Outre-Mer ne pourrait-il pas être fait dans la Métropole ?"
En effet, pour la première fois dans l'histoire juridique, les auteurs des Codes congolais ont repris, chaque fois que c'était possible, en dessous de chaque article de loi, les textes qui pouvaient en faciliter l'application : circulaires administratives s'y rapportant, textes de lois belges correspondant, jugements et arrêts des tribunaux et cours d'appel et commentaires publiés dans les revues congolaises de doctrine juridique.

Sur toute l'étendue du pays, les fonctionnaires, les magistrats, les agents des compagnies privées et les particuliers pouvaient disposer de cet outil qui était supérieur à tout ce qui existait à cette époque sous les Tropiques.

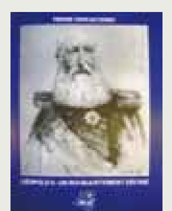
Les agents de l'Inspection du Travail y recouraient pour faire respecter la législation sociale. Les Congolais pouvaient le consulter dans les bibliothèques et les Editeurs possèdent encore des lettres de Congolais de la classe moyenne émergeante qui déclaraient vouloir l'acquérir pour connaître leurs droits et assurer leur protection contre l'arbitraire de l'autorité.

Les magistrats chargés de défendre les Congolais étaient craints par les colons et les commerçants qui avaient affublé un oiseau du sobriquet de "substitut" parce que son chant faisait penser à la phrase "Du substitut j'm'en fous". ■

Médiathèque de MdC

Livres

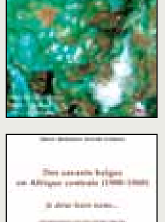
(Ajouter 5 € pour envoi par la poste. Cpte 310-1773520-58)



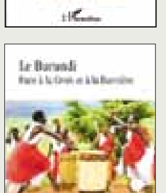
Léopold II : un roi injustement décrié
Pierre Vercauteren **6 €**



Les Fondeurs de Cuivre du Katanga
Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck illustré par Marie de Schlippe
Ed. Clepsydre **25 €**



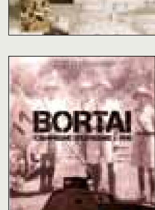
Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960) Je dirai leurs noms
Marie-Madeleine Arnold
Ed. l'Harmattan **12 €**



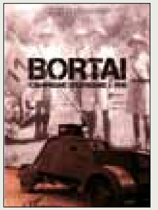
Le Burundi, face à la Croix et à la Bannière
Charles Baranyanka **25 €**



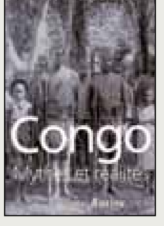
Mémoires du Congo présente un choix des meilleurs ouvrages de référence sur le Congo belge **6 €**



Bortaï
Campagne d'Abyssinie - 1941
Philippe Brousmiche
L'Harmattan, 299 p. ill., cartes, réédition **29 €**



Congo : Mythes et Réalités
Jean Stengers
Ed. Racine **15 €**



Histoires de diamants
La société Minière du Bécéka au Congo, par Odile De Bruyn. Depuis l'aventure des premiers prospecteurs de diamants dès 1909… **35 €**



Bilan Economique du Congo 1908-1960
André Huybrechts
En chiffres et en commentaires, l'extraordinaire épanouissement économique atteint en un demi-siècle au Congo Belge.
L'Harmattan 116 pp. **12,50 €**

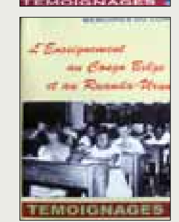
Films et documentaires



Réalités congolaises
Robert Bodson
versions en français, néerlandais et anglais sous le nom de "Congo Close-up" **10 €**



Le Service Territorial
Témoignages **10 €**



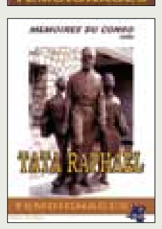
L'Enseignement au Congo Belge et au Ruanda-Urundi
Témoignages **10 €**



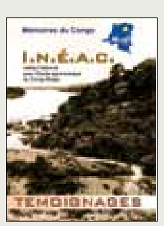
Agronomes et vétérinaires
Témoignages **10 €**



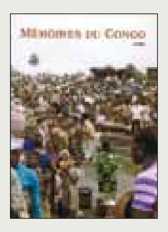
Le Dr. Jean Hissette et l'expédition Harvard en 1934
Guido Kluxen,
Edouard Hizette,
André Vleurinck **10 €**



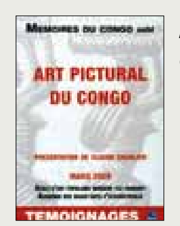
Tata Raphaël
RR.PP. Joseph Bollen
et Henri de la Kethulle **10 €**



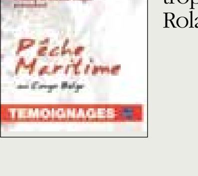
I.N.É.A.C.
MM.Compère, Jottrand
et Van Leer **10 €**



Témoignage de Georges Lambert **10 €**



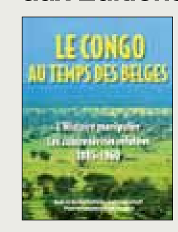
Art pictural du Congo
Claude Charlier **10 €**



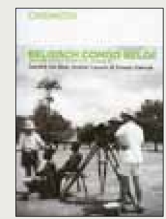
Pêche maritime
Pionniers en eaux tropicales,Freddy et Roland Duyck **10 €**

Nouveaux livres et films

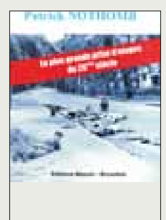
aux Editions Masoin



Le Congo au Temps des Belges
L'Histoire manipulée
Les contrevérités réfutées
André de Maere d'Aertrycke, André Schorochoff, Pierre Vercauteren, André Vleurinck
Editions Masoin **25 €**



Belgisch Congo Belge
Gérard de Boe, André Cauvin
et Ernest Genval
Livre + 2 DVD
Cinematek **19 €**



Dans Stanleyville
La plus grande prise d'otages du 20e siècle
Patrick Nothomb
Ed. Masoin. Réédition **22 €**

Aux Editions Labor



Papier blanc, encre noire
Cent ans de culture francophone en Afrique Centrale, (Zaïre, Rwanda et Burundi)
Série de livres préparée par un Collectif sous la direction de Marc Quaghebeur
Ed. Labor **10 €**

Echos de "MdC"

Si les "Journées de projections" vous sont bien connues, vous ignorez, peut-être, que les membres actifs de notre association se retrouvent tous les 15 jours pour vérifier l'avancement des divers travaux en chantier, émettre des suggestions, commenter des événements passés ou récents.
Depuis la fin de l'année passée, grâce à un nouveau collaborateur, nous enregistrons ces séances appelées "Forum" afin de saisir les interventions toujours intéressantes de nos membres et de nos visiteurs.
En effet, à chaque réunion, nous accueillons quelques personnes qui s'intéressent à la vie de notre asbl.
Vous aurez le plaisir, en fin de cette année, de découvrir un kaléidoscope de ces interventions.



Si nous vous avons déjà parlé de notre documentaire sur la "Broussarde" et que vous vous demandez s'il ne s'agit pas de la "Belle de Cadix", nous pouvons vous assurer que vous la verrez bientôt !



De nouveaux collaborateurs rejoignent nos rangs depuis quelques mois et nous pouvons citer parmi ceux-ci, Daniel De Preter, Daniel Van Tichelen, Stavros Hadjistratis, Philippe Renson, Thierry Claeys Boùùaert, Guy de Bonnay de Nonancourt ... la plupart jeunes pensionnés qui ont à cœur de nous aider à remplir les nombreuses tâches qui nous sont dévolues. Grand merci à eux pour nous avoir rejoints et proposé leur aide.



Les contacts que nous avons entrepris à l'étranger commencent à rapporter quelques fruits. Ainsi nous avons recueilli le témoignage de Marcel Yabili en R.D.Congo, Guido Micheletti en Italie et d'autres suivront.



Un de nos membres, le plus jeune, Jean-Charles de Biolley a entrepris un cycle d'études universitaires à Londres et s'est proposé d'écrire une thèse sur "Le contentieux belgo-congolais". Si vous avez des informations sur cet intéressant dossier, ne manquez pas de nous contacter (en page 36, figurent nos coordonnées).



Vous aurez appris par ailleurs le développement de notre collaboration avec des associations amies et le fait que nous partageons avec elles le contenu des pages intérieures de cette revue (pages 3 à 34), leur laissant le soin de réaliser leur propre couverture. Nous espérons, dans un proche avenir, intéresser des entreprises commerciales.

■ Paul Vannès



MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi Asbl

Périodique trimestriel

Agrément postal : BC 18012

N° 25 - Mars 2013

Editeur responsable : Paul Vannès

Comité de rédaction :
Marie-Madeleine Arnold, Marie de Schlippe, Chantal Schaller, Guido Bosteels, André de Maere, Paul Masson, André Vleurinck.
Contact : info@memoiresducongo.be
Maquette et mise en page : New Look Communication

Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

Siège administratif
rue d'Orléans, 2 – B 6000 Charleroi
Tél. 00 32 (0)71 33 43 73
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
Site administratif : www.smdc.be
Compte bancaire : ING 310-1773520-58
BIC : BBRUBEBB
IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Georgette Cornelis
Assistante : Andrée Willems

Cotisations 2013
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €
Pour virement depuis l'étranger, veuillez donner à votre banquier les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2013".
Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Fichier d'adresses
Si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.

Si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez-leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.

Abonnement
Pour recevoir la revue, virer la somme de 25 € (50€ pour les autres pays d'Europe) au compte de "MdC" avec pour mention "abonnement".

Statuettes : collection Fernand Hessel. Photos : Jean-Gaston De Ridder.